

WASHINGTON IRVING

**CONTES D'UN
VOYAGEUR
Tome III**

BIBEBOOK

WASHINGTON IRVING

**CONTES D'UN
VOYAGEUR
Tome III**

Traduit par Lebègue d'Auteuil

1824

**Un texte du domaine public.
Une édition libre.**

ISBN—978-2-8247-1559-9

BIBEBOOK
www.bibebook.com

À propos de Bibebook :

Vous avez la certitude, en téléchargeant un livre sur [Bibebook.com](http://www.bibebook.com) de lire un livre de qualité :

Nous apportons un soin particulier à la qualité des textes, à la mise en page, à la typographie, à la navigation à l'intérieur du livre, et à la cohérence à travers toute la collection.

Les ebooks distribués par Bibebook sont réalisés par des bénévoles de l'Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture, qui a comme objectif : *la promotion de l'écriture et de la lecture, la diffusion, la protection, la conservation et la restauration de l'écrit.*

Aidez nous :

Vous pouvez nous rejoindre et nous aider, sur le site de Bibebook.

<http://www.bibebook.com/joinus>

Votre aide est la bienvenue.

Erreurs :

Si vous trouvez des erreurs dans cette édition, merci de les signaler à :

error@bibebook.com

Télécharger cet ebook :

<http://www.bibebook.com/search/978-2-8247-1559-9>

Credits

Sources :

- Chez Boulland et Cie, Libraires, 1825
- Bibliothèque Électronique du Québec

Ont contribué à cette édition :

- Association de Promotion de l'Écriture et de la Lecture

Fontes :

- Philipp H. Poll
- Christian Spremberg
- Manfred Klein

Licence

Le texte suivant est une œuvre du domaine public édité sous la licence Creatives Commons BY-SA

 Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

[Lire la licence](#)

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA, ce qui signifie que vous pouvez légalement la copier, la redistribuer, l'envoyer à vos amis. Vous êtes d'ailleurs encouragé à le faire.

Vous devez attribuer l'œuvre aux différents auteurs, y compris à Bibebook.

CHAPITRE I

Graves réflexions d'un homme désappointé.

M. BUCKTHORNE s'ÉTAIT arrêté à la mort de son oncle et à la perte de ses grandes espérances, événement qui formait, comme il le disait, une époque dans son histoire : ce ne fut qu'après un long intervalle et dans une disposition d'esprit assez sérieuse qu'il reprit sa narration passablement bigarrée.

Quand je me fus éloigné, dit-il, de tout ce qui restait de mon oncle, et qu'on eût fermé la porte entre moi et ce qui aurait dû m'avoir appartenu un jour, je me trouvai jeté nu dans le monde et complètement abandonné aux soins de la Fortune. Que devenir maintenant ! Je n'avais été formé à rien, qu'à me nourrir d'espérances ; et elles venaient toutes d'être déçues. Point de parents dont je dusse attendre conseil ou secours. L'univers semblait s'être évanoui devant moi. Par degrés, toutes mes relations de famille avaient disparu comme les flots de la mer au moment du reflux, et j'étais

là comme la chaloupe restée sur le rivage. Je ne suis guère susceptible d'un abattement soudain et complet : mais, alors, je me sentis tout à fait découragé. Je ne pouvais me former une idée juste de ma situation réelle, ni deviner de quelle manière j'irais en avant. Il fallait tâcher d'abord de me faire de l'argent ; c'était pour moi une pensée nouvelle et extraordinaire ; autant aurait valu qu'on m'eût chargé de trouver la pierre philosophale : je n'avais jamais songé à l'argent que pour mettre la main dans mes poches et en prendre ; ou si elles étaient vides, attendre qu'il m'arrivât de chez moi un nouveau subsidé. J'avais considéré la vie uniquement comme un espace de temps qui devait se remplir par les jouissances : mais de le diviser en heures et en journées, bien longues, d'un pénible travail, afin de gagner le pain nécessaire pour me donner la force de travailler encore ; me fatiguer, sans autre but que de prolonger une vie de fatigues, c'était pour moi une perspective nouvelle et désolante. Tout ceci peut sembler fort simple à quelques personnes ; mais ce qu'il y avait là d'étrange sera compris par tout être infortuné qui, comme moi, a eu le malheur de naître avec de grandes espérances.

Je passai plusieurs jours à errer autour des champs où s'était écoulée mon enfance, soit parce que je ne savais à quoi me résoudre, soit parce que j'ignorais si je reverrais encore ces lieux chéris ; je m'y attachais comme le naufragé s'attache aux débris d'un vaisseau, quoiqu'il n'ignore pas qu'il doit s'en séparer et se jeter à la nage pour conserver la vie. Je restai assis sur une petite colline, d'où je voyais la maison paternelle, que je n'osais approcher, tourmenté du regret d'avoir dissipé si étourdiment mon patrimoine : étais-je pourtant si coupable, puis qu'alors je me croyais assuré du riche héritage d'un vieux oncle avare ?

Le nouveau propriétaire s'occupait de grands changements ; la maison était presque rebâtie : les arbres avaient été coupés ; le jardin de ma mère était détruit ; tout se bouleversait ; je me détournai en soupirant, et j'allai promener mon chagrin dans une autre partie de la contrée.

Comme le malheur nous rend réfléchis ! Quand j'arrivai près de l'école où j'avais eu si souvent le fouet en l'honneur de la science, personne sans doute n'aurait pu reconnaître en moi l'audacieux espiègle qui s'en était échappé avec tant de légèreté, il y avait peu d'années ; je m'appuyai sur les bornes de l'enceinte consacrée à nos jeux ; j'observai les écoliers qui

s'amusaient, et je cherchai si parmi eux il se trouvait quelque étourdi, tel que j'étais autrefois, quelque jeune tête remplie des brillantes illusions de la vie et du monde. Le théâtre de nos ébats me sembla beaucoup plus petit qu'aux temps où je m'y exerçais ; la maison et le parc du propriétaire voisin, du père de la cruelle Sacharissa, paraissaient avoir aussi moins d'étendue et de magnificence ; les collines d'alentour ne se présentaient plus à une si grande distance, et elles ne réveillaient plus, hélas ! l'idée d'un monde enchanté, dans le lointain !

Au milieu de mes rêveries, comme j'errais au travers d'un pré où j'avais bien souvent cueilli des primevères, je rencontrai le pédant, jadis le fléau et la terreur de mon enfance. Plus d'une fois, gémissant sous sa férule, je m'étais promis que parvenu à l'âge d'homme j'aurais un jour ma revanche, si jamais il me tombait sous la main. Le temps de me venger était venu ; mais je ne m'y sentais plus aucune disposition. Le peu d'années qui avaient mûri ma vigueur avaient amené pour lui la décrépitude. Il paraissait avoir essuyé une attaque de paralysie. Je le regardai, et je m'étonnai que ce malheureux et faible vieillard eût été à mes yeux un objet d'effroi ; qu'un regard de ces yeux éteints m'eût jadis intimidé, que j'eusse redouté la puissance de cette main, aujourd'hui tremblante. Il se traînait avec peine le long du sentier, et il éprouvait quelque difficulté à franchir une barrière. J'accourus pour l'aider. Il me regarda, d'un air surpris, mais sans me reconnaître, et il me remercia par une humble salutation. Je ne désirai point qu'il me connût ; car je sentais que je n'avais point de quoi me vanter. La peine qu'il avait prise, et les peines qu'il m'avait fait souffrir, étaient également sans fruit ; ses prédictions, si souvent répétées, se trouvaient pleinement vérifiées. Je sentais que le petit Jack Buckthorne, l'écolier paresseux, devenu un homme fait, n'était réellement bon à rien.

Tout cela est d'un détail peu intéressant ; mais je vous ai raconté mes folies, et il est juste de vous faire voir comment j'en ai été puni : le plus insouciant des hommes aura toujours, tôt ou tard, son jour de tristesse, qui le forcera de réfléchir.

J'éprouvai, à cette occasion, une espèce de besoin d'expier mes fautes, et d'exprimer la douleur d'un fils repentant par un pieux pèlerinage au tombeau de ma mère. Ayant passé une nuit à Leamington, je continuai ma route par un sentier qui conduit à une colline, à travers des bois et

des champs paisibles ; j'arrivai enfin au petit village ou plutôt au hameau de Lenington : je cherchai l'église ; c'est un vieil édifice en pierres grisâtres, sur une petite colline, d'où l'œil découvre de fertiles campagnes et les orgueilleuses tours du château de Warwick qui s'élèvent au loin à l'horizon.

Le cimetière est ombragé en partie par de grands arbres ; sous l'un d'eux ma mère était enterrée. Vous m'avez cru sans doute un être insensible, sans entrailles ; je m'étais jugé tel : mais l'adversité nous ramène à certains sentiments naturels qui, sans elle, nous seraient peut-être à jamais restés étrangers.

Je cherchai le tombeau de ma mère : l'herbe le couvrait déjà, et la pierre sépulcrale était à demi cachée par les orties. Je les arrachai ; elles me déchirèrent la main, mais je m'aperçus à peine de ce mal : mon cœur était trop souffrant. Je m'assis près de la tombe ; je lus et relus plusieurs fois l'épithaphe gravée sur la pierre. C'était un éloge simple et vrai. Je l'avais écrit moi-même : j'avais essayé de l'exprimer en vers, mais vainement ; mes regrets s'étaient refusés à la gêne du rythme.

Pendant mes courses solitaires, mon cœur s'était insensiblement gonflé ; la mesure était comblée : il fallait qu'elle débordât. Je me prosternai sur la tombe, et, cachant mon visage dans l'herbe épaisse, je pleurai comme un enfant. Oui, parvenu à l'âge viril je pleurai sur ce tombeau, comme dans mon enfance j'avais pleuré sur le sein de ma mère. Hélas combien peu nous apprécions l'amour d'une mère pendant qu'elle est en vie ! Combien peu, dans notre jeunesse, nous faisons attention à toutes ses inquiétudes, à son active tendresse ! Mais quand la mort nous l'a ravie, quand notre cœur est flétri par le chagrin et par la froide indifférence du monde ; quand nous éprouvons combien il est rare de trouver une sympathie réelle et combien peu nous sommes aimés pour nous-mêmes... combien peu d'amis nous restent attachés dans le malheur... c'est alors que nous pensons à la mère que nous avons perdue. Sans doute, j'avais toujours aimé ma mère, même au plus fort de mes étourderies ; mais je sentais à présent combien mon amour avait été irréfléchi et peu efficace ! Mon cœur se brisait au souvenir des jours de mon enfance, quand j'étais guidé par la main de ma mère, quand, bercé dans ses bras, je me livrais au sommeil, et que j'étais libre de soins et de soucis. « Ô ma mère, m'écriai-

je, en cachant mon visage dans l'herbe qui recouvrait la tombe, ô que ne suis-je de nouveau à vos côtés, dormant pour ne plus jamais me réveiller aux chagrins et aux tourments de ce monde ! »

Je ne suis pas d'un tempérament faible ; et la violence de mon émotion se calma peu à peu. Je m'étais délivré d'une manière spontanée, franche et sincère, des chagrins que j'avais accumulés lentement, et je me trouvais, tout à fait soulagé. Je me relevai de dessus le tombeau, comme si j'avais offert un sacrifice et que j'eusse senti que ce sacrifice venait d'être agréé.

Je m'assis de nouveau sur le gazon, et j'arrachai une à une les herbes de la tombe ; les larmes coulaient plus lentement sur mes joues, et cessaient d'être amères. Ce m'était une consolation de songer que ma mère fût morte avant que le chagrin et la pauvreté eussent accablé son enfant, et avant que toutes mes grandes espérances fussent à jamais évanouies.

J'appuyai ma joue sur une de mes mains, et je jetai les yeux sur le paysage. Sa beauté si paisible me calma. Un villageois qui sifflait dans le champ voisin envoyait à mon oreille des sons pleins de douceur. Il me semblait que j'aspirais la consolation et l'espoir avec l'air pur qui agitait le feuillage, se jouait légèrement dans mes cheveux, et séchait les larmes de mes joues. Une alouette s'éleva d'une prairie en face, et laissa derrière elle, pour ainsi dire, une brillante traînée de mélodie, à mesure qu'elle montait : cet incident éleva mon imagination. L'oiseau planait dans les airs, au-dessus du point où les tours du château de Warwick bornaient l'horizon, et il semblait se balancer en jouissant lui-même de sa douce harmonie. Sans doute, pensais-je, s'il existait réellement une transmigration des âmes, on pourrait prendre cette alouette pour quelque poète dégagé des liens de la vie terrestre, mais qui se ranime encore en chantant, et qui fait retentir ses accents au milieu des champs délicieux et des tours orgueilleuses.

Tout à coup le sentiment de la poésie, si longtemps amorti, se réveilla dans mon âme. Une idée soudaine me vint à l'esprit : je veux devenir auteur, m'écriai-je : jusqu'à présent je ne me suis occupé de la poésie que pour m'amuser, et je n'en ai retiré que des peines ; essayons ce qu'elle me vaudra, quand je m'y adonnerai tout entier, avec persévérance.

Cette résolution, prise si promptement, soulagea mon cœur d'un grand poids. Je trouvai un nouveau motif de confiance dans la place même

où ce projet s'était formé. Il me semblait que l'âme de ma mère me l'avait insinué du fond de sa tombe. Je veux désormais, disais-je, faire tous mes efforts pour devenir réellement ce que sa tendresse me faisait paraître à ses yeux. Je travaillerai, comme si j'eusse ma mère pour témoin de mes actions ; je travaillerai, afin d'expier tellement mes fautes que lorsque je reviendrai visiter son tombeau, mes larmes n'auront plus du moins l'amertume du repentir.

Je m'inclinai, et je baisai le sol, en témoignage de mon vœu. Je cueillis quelques primevères qui croissaient là, et je les plaçai sur mon cœur. Je sortis du cimetière, le courage et l'esprit encore une fois ranimés, et je pris la route de Londres, en qualité d'auteur.

Ici M. Buckthorne s'arrêta, et me laissa dans une pénible attente ; car j'avais espéré que toute la vie d'un homme de lettres allait se déployer à mes yeux. Il semblait cependant absorbé dans une foule de réflexions ; après quelque intervalle, je le réveillai doucement par deux ou trois questions sur sa carrière littéraire.

« Non, me dit-il, en souriant ; je laisserai un nuage sur cette partie de mon histoire. Que les mystères du métier soient respectés par moi ! Laissons ceux qui ne s'aventurent jamais dans la république des lettres continuer à regarder ce pays comme un pays enchanté. Laissons-leur croire que l'auteur est tel qu'ils se le sont figuré d'après ses ouvrages. Je ne suis pas homme à leur ravir ces illusions. Tandis que l'on admire les tissus de soie de la Perse, je ne suis pas homme à rappeler qu'ils sortent des entrailles d'un misérable ver. »

« Eh ! bien, lui répondis-je, si vous ne voulez rien me raconter de votre vie littéraire, dites-moi, du moins, si vous avez encore reçu quelques nouvelles du Château des Doutes. »

« Volontiers, répliqua-t-il, quoique j'aie peu de chose à vous apprendre. »



CHAPITRE II

Le stupide campagnard

L S'ÉCOULA BIEN du temps, dit Buckthorne, avant que je reçusse quelque nouvelle de mon cousin et de son héritage. À dire vrai, ce sujet me faisait tant de mal, que je désirais, autant que possible, l'écartier de mon esprit. Enfin le hasard me conduisit dans cette partie de la province, et je ne pus m'empêcher de prendre quelques informations.

J'appris que mon cousin, en se formant, était devenu plus que jamais un personnage ignorant, opiniâtre, et grossier. Son ignorance et sa grossièreté l'avaient empêché de se lier avec les familles honorables de son voisinage ; en dépit de son immense fortune, il n'avait pas même réussi à obtenir la main de la fille du pasteur, et il s'était enfin vu renfermé dans les limites d'une société telle que peut s'en former au village un homme qui n'est que riche.

Il avait un grand nombre de chevaux et de chiens, et il tenait une table ouverte où il réunissait les débauchés du voisinage, et quelques libertins d'un village peu éloigné. Quand il ne pouvait rassembler d'autre société,

il se mettait à boire et à fumer avec ses domestiques, qui en retour, le pillaient et le méprisaient. Cependant, malgré toutes les apparences de la prodigalité, il y avait en lui du levain de vieil avare, et il prouvait de quel père il était son digne fils : il thésaurisait sur ses revenus ; il était mesquin dans ses dépenses et parcimonieux en plusieurs circonstances où un homme comme il faut doit être plus que libéral. Les domestiques étaient tenus de travailler par intervalles aux terres du château, et on avait labouré une portion de terrain jadis consacré à l'agrément, mais aujourd'hui cultivé avec économie.

Sa table, quoiqu'abondante, était mal servie ; ses liqueurs, étaient fortes et mauvaises, et l'on consommait chez lui de la bière et du whisky¹ bien plus que de vin généreux. À sa table, il était arrogant et grossier, et il exigeait de ses obscurs et obséquieux convives l'hommage qu'il croyait dû à tout homme opulent.

Quant au vieux John, son grand-père, il s'était bientôt impatienté du ton de hauteur que le petit-fils avait pris avec lui, et ils se brouillèrent, peu de temps après que l'héritage fut recueilli. Le vieillard s'était retiré au village voisin, où il vivait du legs de son ancien maître, dans une petite chaumière dont il sortait aussi peu qu'un vieux rat sort de son trou pendant le jour.

Ce jeune ours mal léché semblait, comme Caliban², avoir pour sa mère un attachement d'instinct. Elle demeurait avec lui ; mais, par suite d'une longue habitude, elle se conduisait plutôt en servante qu'en maîtresse de la maison ; car elle prenait part à toutes les occupations des domestiques, et se trouvait plus souvent à la cuisine qu'au salon. Voilà les renseignements que je recueillis sur mon cousin, sur ce rival qui m'avait ravi toutes mes espérances, d'une manière si inattendue.

Je sentais maintenant un désir irrésistible de revoir les lieux où j'avais passé une partie de mon enfance, et de jeter un coup d'œil sur le genre de vie si bizarre que l'on menait dans le château de mes ancêtres maternels. Je résolus de m'y rendre sous un déguisement. Mon imbécile de cousin ne m'avait pas vu assez longtemps, pour bien connaître mes traits ; et

1. Le whisky est de l'eau de vie de grain. (*Note du traducteur.*)

2. Personnage dans *la Tempête*, de Shakespeare. (*Note du traducteur.*)

quelques années apportent toujours une grande différence entre l'adolescent et l'homme fait. J'appris que le nouveau propriétaire élevait des bestiaux, et qu'il était fier de ses connaissances et de ses succès. Je m'habillai donc en gros fermier, et, au moyen d'une légère balafre rouge sur le front, ma physionomie fut entièrement changée.

Trois heures venaient de sonner, quand j'arrivai à la grille du parc ; je fus reçu par une vieille femme qui savonnait du linge dans un petit bâtiment ruiné, autrefois le logement du portier. J'avançai à travers les restes d'une superbe avenue, dont beaucoup d'arbres avaient été coupés et vendus comme bois de charpente. Les terres ne me semblèrent pas beaucoup mieux cultivées que pendant la vie de mon oncle ; le gazon était étouffé sous les mauvaises herbes ; les arbres n'étaient ni élagués, ni dépouillés des branches mortes. Le bétail paissait sur les pelouses ; les canards et les oies nageaient dans le vivier ; le chemin, pour arriver à la maison, offrait peu de traces de roues de carrosse ; mon cousin ne recevait guère de visites que de gens à pied ou à cheval, et lui-même ne se servait jamais de voiture. Une fois, cependant, à ce que l'on me raconta, il avait fait retirer de la remise, pleine de poussière et de toiles d'araignées, le vieux carrosse ; il l'avait fait nettoyer et il s'en était servi pour aller, avec sa mère, à l'église du village, prendre solennellement possession du banc de famille : mais il fut accompagné de tant de huées et d'éclats de rire, en traversant le village, et il fut accueilli avec tant de moqueries et de ricanements à la porte de l'église, que le char de triomphe ne reparut plus.

Comme j'approchais de la maison, une légion de jeunes dogues fit une sortie en aboyant contre moi ; ils étaient accompagnés de deux vieux limiers décrépits, qui hurlaient plutôt que d'aboyer, et que je reconnus pour les anciens gardes-du-corps de mon oncle. L'édifice avait toujours un aspect négligé et délabré, quoiqu'il y eût eu du changement en mieux, depuis ma dernière visite. Plusieurs des croisées étaient brisées et bouchées avec des planches ; d'autres avaient été murées pour les exempter de la taxe. Je remarquai cependant de la fumée qui sortait des cheminées, phénomène très rare autrefois. En passant près de la partie du bâtiment où la salle à manger était située, j'entendis l'explosion d'une bruyante gaieté ; trois ou quatre voix s'élevaient en même temps, et les jurements et les éclats de rire s'entremêlaient d'une horrible manière.

Les aboiements des chiens avaient fait venir à la porte un domestique, grand vilain rustre, qui avait passé un habit de livrée par-dessus les vêtements d'un garçon de charrie. Je demandai à voir le maître du château, mais on me répondit qu'il était à dîner avec des messieurs du voisinage. Je déclinai mes qualités, et j'envoyai savoir si je pourrais lui parler relativement à son bétail, car j'avais un grand désir de le voir au milieu d'une de ses orgies.

On revint me dire qu'il était en compagnie et qu'il ne pouvait s'occuper d'affaires ; mais que si je voulais entrer et prendre quelque rafraîchissement, j'étais le bienvenu. Je passai donc dans le grand vestibule, où des fouets et des chapeaux de toute espèce et de toute forme étaient entassés sur une table de chêne ; deux ou trois butors de domestiques restaient là les bras croisés ; tout avait un air de négligence et de manque de soin.

Les appartements que je traversai avaient le même aspect de décadence et de malpropreté. Les rideaux, jadis riches, étaient fanés et couverts de poussière, les meubles ternis et tachés. En entrant dans la salle à manger, j'aperçus une réunion bizarre de campagnards à l'air commun et grossier, placés autour d'une table où l'on voyait des bouteilles, des pots, des cruches, des pipes et du tabac : plusieurs chiens étaient couchés à terre, ou assis près de leurs maîtres, comme pour les garder ; il y en avait un qui rongait un os sous le buffet. Le maître du festin occupait le haut bout de la table. Je le trouvai beaucoup changé. Il avait pris de l'embonpoint ; sa peau était grasse et luisante ; sa chevelure épaisse et d'une couleur ardente. Son maintien était un singulier composé de sottise, d'orgueil et de suffisance. Il était habillé avec toute l'élégance des gens du commun ; des culottes de peau, un gilet rouge et un habit vert ; et, comme ses convives, il était évidemment un peu trop coloré par la boisson. Toute la compagnie fixa sur moi des regards stupides, comme on devait s'y attendre d'hommes qui ont les sens obscurcis par la bière plutôt que par le vin.

Mon cousin (Dieu me pardonne ! ce nom s'arrête dans mon gosier), mon cousin, avec une politesse gauche, ou comme il le pensait, lui, avec l'affabilité d'un supérieur, me pria de prendre place à la table et de boire. Nous traitâmes les sujets ordinaires de conversation : la pluie et le beau temps, la récolte, la politique et la dureté des temps. Mon cousin était un

bruyant politique, et l'on voyait qu'il était habitué à ne point rencontrer de contradiction à sa table. Il était étonnamment royaliste, et parlait de donner pour le soutien du trône jusqu'à sa dernière guinée, comme c'était le devoir de tout homme riche et bien né. Le collecteur du village³, qui était à moitié endormi, n'avait que la force de s'écrier, à chaque mot que disait mon cousin : « Bien, très bien. » La conversation tomba sur les bestiaux ; mon cousin vanta ses troupeaux, sa méthode de croiser les races, et en général sa manière d'administrer ses biens. Malheureusement, cela le conduisit à l'histoire du château et de celle de sa famille. Il parla de mon oncle défunt avec la plus grande irrévérence ; je la lui pardonnai facilement. Bientôt il prononça mon nom, et mon sang se mit à bouillonner. Il rapporta mes fréquentes visites à mon oncle quand j'étais enfant ; et j'appris qu'à cette époque, le drôle savait déjà qu'il hériterait de toutes ses possessions. Il décrivit la scène de la mort de mon oncle, et de l'ouverture du testament, avec une teinte de piquante causticité que je n'attendais pas de lui. Quelque vexé que j'en fusse, je ne pus m'empêcher de rire avec les autres ; car j'avais toujours aimé les plaisanteries, même lorsqu'elles se faisaient à mes dépens. Il en vint ensuite à mes divers projets, à mon expédition errante, et ceci commençait m'échauffer un peu ; enfin il parla de mes parents ; il se moqua de mon père ; je le supportai encore, quoique avec peine ; il parla de ma mère avec un air ricaner ; à l'instant même je l'étendis à mes pieds.

Une scène de tumulte s'en suivit ; la table fut renversée ; verres, bouteilles, cruches, tout roulait en éclats sur le plancher. Les convives se saisirent de nous, afin de prévenir quelque malheur. Je fis des efforts pour me dégager ; car j'étais bouillant de rage. Mon cousin me criait de me déshabiller et de venir me battre avec lui sur la pelouse. J'acceptai ; je me sentais la force d'un géant, et je brûlais de lui donner une vigoureuse leçon.

Nous sortîmes ; un cercle fut formé ; on m'assigna un second, selon l'usage des boxeurs. Mon cousin, en s'avançant pour le combat, dit quelques mots sur la générosité qu'il y avait de sa part de me faire un si grand honneur, quand je l'avais attaqué ainsi à sa table sans aucune provocation. « Arrêtez criez-vous en fureur, sans provocation ? Apprenez que je

3. Percepteur des contributions directes et indirectes. (*Note du traducteur.*)

suis John Buckthorne, et que vous avez insulté la mémoire de ma mère ! »

À ces mots le butor parut frappé tout à coup : il recula et réfléchit un moment.

« Ah ! diable ! dit-il, c'était trop fort. C'est une tout autre affaire... J'ai aussi une mère... et personne n'en dirait du mal devant moi, quelque méchante quelle fût. »

Il s'arrêta de nouveau ; la nature semblait éprouver un rude combat dans son cœur endurci.

« Cousin, s'écria-t-il, que le diable m'emporte, je suis fâché de ce que j'ai dit : tu m'as traité comme je le méritais en m'étrillant, et je ne t'en aime que mieux. Voilà ma main ; viens vivre avec moi, et que le diable m'emporte si la meilleure chambre de la maison et le meilleur cheval de l'écurie ne sont pas à ton service. »

J'avoue que je fus fort ému par ce mouvement affectueux de la nature qui se faisait jour à travers une si épaisse enveloppe de chair. Je pardonnai au butor ses deux crimes à la fois : d'être né d'un mariage légitime, et de m'avoir enlevé mon héritage. Je serrai la main qu'il m'offrait, pour lui prouver que je ne lui gardais pas rancune ; et puis, me frayant un chemin à travers la foule de ses parasites ébahis, je dis un éternel adieu aux domaines de mon oncle. C'est la dernière fois que j'aie vu mon cousin ; je n'ai plus entendu parler de lui ni de rien de ce qui regarde le Château des Doutes.



CHAPITRE III

Le directeur ambulant

SOMME JE ME promenais un matin, avec Buckthorne, près d'un des principaux théâtres, il dirigea mon attention vers un groupe de ces êtres équivoques et bizarres que l'on voit souvent rôder à la grande porte des spectacles. Ils avaient une toilette en fort mauvais état, des habits boutonnés jusqu'au menton, le chapeau posé sur l'oreille avec prétention, et un certain air entendu et négligé d'homme comme il faut, assez ordinaire aux comédiens subalternes. Buckthorne les connaissait d'ancienne date et par expérience.

« Voilà, me dit-il, les ombres des rois et des héros ; des gaillards qui portent le sceptre et l'épée ; ils gouvernent des royaumes et commandent les armées ; et après avoir dispensé des trônes et des trésors pendant la soirée, il leur reste à peine un shilling pour déjeuner le lendemain. En vrais vagabonds, ils ont horreur de toute occupation utile et industrielle. Ils ont aussi leurs jouissances : un de leurs plaisirs est de se promener ainsi au soleil devant la porte du théâtre, pendant les répétitions, et de faire

sur les passants des plaisanteries de coulisses et de mauvais ton. Rien de plus sacré que les traditions de théâtre : vieilles scènes, vieux costumes, vieux sentiments, vieilles farces, vieux bons mots, tout cela passe de main en main, de génération en génération, et il en sera sans doute de même jusqu'à la fin des siècles. Tout pilier de théâtre devient mauvais plaisant par droit d'héritage ; les cabarets et les clubs de pauvres diables les voient briller de tout l'éclat des vieilles gentillesse qui ont fait jadis les beaux jours du foyer. »

Tandis que nous nous amusions à passer la revue de ce groupe, nous remarquâmes surtout un de ces originaux qui semblait en être l'oracle. C'était un vétéran fatigué par le service et un peu bruni par le temps et la bière ; sans doute, il avait blanchi dans l'emploi des brigands, des cardinaux, des sénateurs romains et des seigneurs figurants.

« Il y a dans cette tournure et dans cette manière de poser le chapeau quelque chose qui ne m'est pas étranger », dit Buckthorne. Il regarda plus attentivement. Je ne me trompe pas, ajouta-t-il, ce doit être mon ancien frère d'armes Flimsey, le héros tragique de la troupe ambulante. »

En effet, c'était lui. Le pauvre diable montrait par des marques évidentes que les temps lui étaient bien durs ; sa mise annonçait autant de recherche que de misère. Son habit taillé sur le patron d'un amoureux de la vieille comédie, montrait la corde¹ ; il était serré sur la poitrine, et pouvait à peine embrasser un corps qui, par un long usage, avait pris la tournure et la circonférence d'un tonneau à bière. Il portait des pantalons de tricot blanc-gris qui rejoignaient avec peine le gilet, une énorme cravate sale, et une paire de vieilles bottes rougeâtres, jadis destinées à la tragédie.

Quand ses compagnons se furent retirés, Buckthorne s'approcha de lui et se fit reconnaître. Le vétéran tragique eut de la peine à se le rappeler, et à croire que ce fût réellement là son ci-devant camarade le petit monsieur Jack. Buckthorne l'ayant invité à venir au café voisin, jaser du passé, en peu de temps nous fûmes au fait de son histoire, qu'il nous raconta sommairement.

1. Le texte, dit *taillé pour Lord Townley*. – C'est un personnage de la fameuse comédie, *the provoked husband*, ou le *Voyage à Londres* ; l'habit dont il s'agit s'appelle à Paris, habit français, ou habit de cour. (*Note du traducteur.*)

Il avait continué de représenter les héros dans la troupe ambulante, quelque temps après que Buckthorne l'eût quittée, ou plutôt après qu'il en fut renvoyé si brusquement. Enfin le directeur mourut, et la troupe se vit livrée à l'anarchie. Chacun aspirait à la couronne, chacun voulait prendre les rênes ; et la veuve du directeur, quoique reine de tragédie, et très âpre au gain, déclara qu'il était au-dessus des forces d'une femme de gouverner une bande si turbulente.

À cette insinuation, dit Flimsey, je me lançai² ; j'allai en avant, et j'offris mes services de la manière la plus efficace. Ils furent acceptés. Une semaine après, j'épousai la veuve et je succédai au trône. « Les mets des funérailles furent servis froids au repas de nocce », comme dit Hamlet ; mais l'ombre de mon prédécesseur ne vint jamais me tourmenter ; et, sans la moindre opposition, j'héritai des couronnes des sceptres, coupes, poignards et décorations, des ornements en clinquant, et de tout l'attirail théâtral, y compris enfin la veuve.

Je menais maintenant une vie brillante ; car notre troupe, belle et nombreuse, attirait beaucoup de monde ; et comme ma femme et moi nous nous chargions des rôles les plus marquants de la tragédie, c'était une grande économie pour la caisse. Nous remportâmes la palme sur tous les spectacles des foires de province ; je vous assure que nous avons toujours chambrée complète, et que nous fûmes loués par les connaisseurs, même à la foire de la Saint-Barthélemy, quoique nous eussions à lutter contre la troupe d'Astley, le géant irlandais et la Mort de Nelson, modelée en cire.

J'éprouvai cependant bientôt les peines attachées au pouvoir suprême. Je m'aperçus qu'il y avait dans la compagnie une cabale près d'éclater : c'était le niais qui en était le chef. Vous devez vous rappeler que c'était un drôle hargneux, brouillon et toujours de mauvaise humeur. J'avais bien envie de le chasser ; mais je ne pouvais me passer de lui, car il n'y avait point de meilleur farceur à la scène ; tout en lui était comique, surtout sa tournure ; dès qu'il montrait seulement le dos aux spectateurs, les dames étaient prêtes à mourir de rire. Il sentait son importance et il s'en prévalait. Il mettait d'abord tout l'auditoire en belle humeur, et puis il

2. « Upon this hint, i spoke. » Citation d'un passage de Shakespeare, dans *Othello*. (Note du traducteur.)

rentrait dans les coulisses, pour faire du tapage et nous donner des scènes insupportables, en vrai diable incarné. Je lui passais beaucoup de choses, cependant, car je savais que les acteurs comiques sont un peu portés à cette manie.

Mais j'eus bientôt un autre tourment : la chose me touchait de plus près, et elle était d'une nature plus délicate : l'extrême tendresse de ma femme vint me faire enrager ; mon malheur voulut qu'elle se mît en tête de se passionner pour moi ; elle devint d'une intolérable jalousie. Je ne pouvais garder une jolie fille dans notre société dramatique³, et j'osais à peine embrasser une laideron, même quand mon rôle l'exigeait. J'ai vu ma chère moitié dévisager une de nos belles dames, la mettre tout en pièces, tout en lambeaux, comme dit Hamlet, en un instant, et détruire un des plus riches costumes de la garde-robe, simplement parce qu'elle avait vu que j'embrassais cette actrice dans les coulisses, quoique je puisse vous donner ma parole d'honneur que ce n'était que pour faire une répétition. Cela devenait doublement fâcheux ; d'abord, j'aimais beaucoup les jolis minois, et je désirais toujours m'en voir entouré ; ensuite ils étaient indispensables pour les succès de notre compagnie aux foires, où l'on doit lutter avec tant de spectacles rivaux. Mais quand une fois une femme jalouse s'est coiffée de quelque sottise, la raison, l'intérêt, tout au monde est inutile. Hélas, Monsieur, plus d'une fois, pendant un de ses accès de rage, quand elle jouait la tragédie, et qu'elle faisait briller sur la scène son poignard de fer-blanc, j'ai tremblé qu'elle ne se livrât à sa folie et qu'elle ne poignardât réellement quelque rivale imaginaire.

Tout alla mieux encore, cependant, que je ne devais l'espérer, faible pécheur, avec une douce compagne de ce caractère. Après tout, je ne passai guère plus mal mon temps que le vieux Jupiter, dont l'épouse, toujours furetant pour découvrir quelque nouvelle intrigue, changeait pour lui l'empyrée en un enfer où le dieu du ciel ne pouvait tenir.

Enfin le bonheur voulut que, tandis que nous jouions à une foire de province, j'appris que le théâtre d'une ville voisine était vacant. J'avais toujours ambitionné d'appartenir à une compagnie sédentaire, et

3. Un comédien ne dit guère *notre troupe*. Certain acteur, ayant à demander la protection du premier président au Parlement de Paris, présenta la requête *au nom de la compagnie* : « Monsieur, répondit le magistrat, j'en délibérerai avec ma troupe. » (*Note du traducteur*.)

le comble de mes désirs était d'aller de pair avec un beau-frère, directeur d'un théâtre régulier qui m'avait regardé du haut en bas. Il ne fallait donc pas négliger cette bonne chance. Je fis mes arrangements avec le propriétaire de la salle, et, en peu de jours, j'ouvris le théâtre d'une manière très brillante.

Voyez-moi maintenant au faîte de mon ambition, au plus haut point de mon bonheur, comme dit Roméo. Je n'étais plus le chef d'une tribu errante, j'étais un monarque assis sur un trône légitime, et j'avais le droit de traiter de cousins les grands potentats de Covent-Garden et de Drury-Lane⁴. Vous croyez sans doute ma félicité complète ; hélas ! monsieur, j'étais un des êtres les plus malheureux du monde. Personne ne connaît, s'il ne les a pas éprouvés, les chagrins d'un directeur, et surtout d'un directeur de province ; personne ne peut se figurer combien il y a de débats et de querelles au-dedans, d'injustices et de vexations au-dehors. J'étais mis au supplice par les merveilleux et les flâneurs d'une petite ville, qui venaient infester mon foyer, et jeter le trouble parmi mes actrices : mais il n'y avait pas moyen de m'en débarrasser ; j'aurais été ruiné si je les avais offensés : car, quoiqu'ils fussent amis importuns, ils eussent été de dangereux ennemis. Il y avait ensuite les critiques et les amateurs du pays, qui ne cessaient de me poursuivre de leurs avis, et qui se mettaient en colère si je ne les suivais pas. J'étais tourmenté, surtout, par un procureur et par un médecin qui, tous deux, avaient été une fois par hasard à Londres, et qui prétendaient savoir ce que c'était que le spectacle.

J'avais à gouverner la bande la plus infernale de vauriens qui se fût jamais réunie dans l'enceinte d'un théâtre. Je m'étais vu forcé de combiner ma troupe primitive avec une partie des acteurs de l'ancienne troupe, qui étaient en faveur auprès du public. Cette mixtion produisait une fermentation perpétuelle. Ils étaient toujours à se battre ou à badiner ensemble, et je ne savais laquelle des deux manières d'être me faisait le moins de tort. S'ils se querellaient, tout allait de travers ; s'ils étaient de bonne intelligence, ils ne cessaient de jouer de mauvais tours soit à l'un d'entre eux soit à moi-même ; car, j'avais malheureusement la réputation d'un bon diable, d'un caractère très bénin : c'est la plus mauvaise réputation

4. Deux grands théâtres de Londres. (*Note du traducteur.*)

qu'un directeur puisse avoir.

Quelquefois leurs gentillesse me faisaient presque devenir fou ; car il n'y a rien de si vexant que ces éternelles espiègleries, ces plaisanteries et ces mystifications d'une vieille bande de vagabonds de théâtre. J'avais trouvé tout cela fort amusant, aussi longtemps que je m'étais vu au nombre des acteurs ; mais comme directeur rien ne me paraissait plus détestable. Il y avait continuellement quelque scandale sur le théâtre, par suite de leurs farces de cabaret ou des tours qu'il jouaient en ville. Toutes les remontrances que je leur adressais sur l'importance de conserver la dignité de la profession, et de rendre la compagnie respectable, étaient absolument perdues. Les misérables ne pouvaient pas sympathiser avec les sentiments d'un homme en place. Ils se moquaient même des graves occupations du théâtre. Un jour la pièce fut arrêtée tout court, et un auditoire de vingt-cinq louis au moins fut forcé de rester dans une longue attente, parce que les acteurs avaient caché les culottes de Rosalinde ; et j'ai vu Hamlet s'avancer majestueusement pour débiter son monologue, avec un torchon attaché à l'une des basques de son habit. Voilà pour un directeur les tristes conséquences d'une réputation de bon-homme.

J'étais encore singulièrement tracassé par les grands acteurs de Londres, qui venaient briller chez nous, comme les astres, ainsi que cela s'appelle. De toutes les influences fatales, que Dieu me garde particulièrement de celle d'un astre de Londres ! Une actrice de premier ordre, en tournée dans les théâtres de province, est un météore aussi funeste que la comète flamboyante qui en balayant les cieux, fait tomber de sa queue les incendies, la peste et la discorde.

Du moment qu'un de ces corps célestes apparaissait sur mon horizon, j'étais sûr de me trouver sur les charbons ardents. Mon théâtre était encombré de dandy de province, tristes copies des élégants de Bond Street⁵, qui sont fiers de se montrer à la suite d'une actrice de la capitale, et qui veulent faire croire qu'ils sont au mieux avec elles. C'était vraiment un plaisir pour moi quand quelque jeune seigneur imprudent mordait à l'hameçon, et tenait à distance tout ce petit fretin. Je me suis toujours trouvé

5. Le dandy est une espèce de petit-maître de Londres, bien fat et bien ridicule, comme ceux de tous les pays. – Bond-Street est une des rues du quartier élégant. (*Note du traducteur.*)

mieux à mon aise avec un bon gentilhomme, qu'avec les merveilleux d'une petite ville.

Et puis les humiliations que souffraient ma dignité personnelle et mon autorité de directeur par les visites de ces grands acteurs de Londres ! Morbleu ! monsieur, je n'étais plus maître de moi ni de mon trône. On me bravait, l'on me réprimandait jusque dans mon foyer, et l'on faisait de moi, sur mon propre théâtre, un véritable Jeannot. Il n'y a point de tyran aussi absolu, aussi capricieux qu'un astre de Londres à un théâtre de province. Je redoutais leur arrivée ; et si je ne les engageais pas, j'avais contre moi les clameurs du public. Ils attiraient des chambrées complètes, et ils avaient l'air de faire ma fortune ; mais ils emportaient tous les bénéfices par leurs insatiables prétentions. C'était pour mon pauvre petit théâtre un véritable ver solitaire ; mieux on se nourrissait, et plus on se sentait maigrir. Ils me laissaient ensuite un public dont la curiosité était épuisée, des banquettes vides et une cinquantaine de mécontents qu'il fallait apaiser parmi les amateurs de la ville, furieux de quelque malentendu dans la distribution des places.

Mais ce qu'il y avait de plus cruel dans ma carrière de directeur, c'était le patronage des protecteurs. Ah ! monsieur ! sur toutes choses, que l'on me préserve du patronage des personnes marquantes d'une ville de province ! Ce fut là ma ruine. Il faut savoir que cette ville, quoique petite, était remplie de haines, de coteries, de gens à prétentions : c'était une petite ville livrée au commerce et à l'industrie manufacturière. Par malheur, ces prétentions n'étaient pas de nature à se régler par l'almanach de la Cour, ou par le collège héraldique ; c'était par conséquent l'espèce de suprématie la plus fertile en querelles. Vous souriez, monsieur ; mais, croyez-moi, il n'y a point de combats plus acharnés que les combats sur les frontières de ces terrains contestés de la gentilhommerie. La dispute la plus violente que j'aie vue de toute ma vie est celle qui s'éleva dans une ville de province, sur la question de préséance, entre la femme d'un fabricant d'épingles et celle d'un fabricant d'aiguilles.

Dans la ville où j'étais placé, il y avait continuellement des altercations de ce genre. La femme du principal fabricant, par exemple, était toujours aux couteaux tirés avec celle du principal marchand en détail ; et toutes deux étaient trop riches et avaient trop d'amis pour qu'on les

traitât légèrement. La femme du médecin et celle de l'avocat portaient la tête encore plus haute; mais, à leur tour, elles étaient tenues en échec par la femme d'un banquier qui avait une voiture à elle; tandis qu'une espèce de douairière, d'un ton assez masculin, d'une réputation passablement douteuse, une élégante de la seconde main, qui habitait une grande maison, et qui prétendait être, je ne sais comment, alliée à la première noblesse, les regardait toutes du haut en bas. Certes, les manières de cette dame n'étaient pas très nobles; sa fortune n'était pas très considérable, mais le sang qui coulait dans ses veines! Oh! monsieur, un sang comme celui-là! Il ne fallait pas songer à résister à une femme dont le sang était de cette qualité.

Après tout, ses prétentions sur ses hautes alliances lui étaient contestées, et elle avait de fréquents démêlés sur la préséance, aux bals et aux assemblées, avec quelques dames opiniâtres des environs, qui étaient fières de leurs richesses et de leur vertu; mais la veuve avait deux filles, brillantes comme une Gloire de l'Opéra, aussi orgueilleuses de leur naissance que leur mère, et qui la secondaient en toute occasion. Ainsi, elles soutenaient leurs droits la tête haute, et chacun haïssait, bafouait, et redoutait la famille des Fantadlin.

Voilà quels étaient les gens à la mode dans cette petite ville à grandes prétentions: malheureusement je n'étais pas au fait, comme j'aurais dû l'être, de la politique à suivre dans l'endroit. Étranger la première année, livré à de grandes perplexités, je résolus cette fois de me mettre sous le patronage de quelque nom puissant, et de commencer ma campagne d'une manière qui disposât le public en ma faveur. Je cherchais dans mon esprit quel protecteur je prendrais: dans un fatal quart d'heure, mon choix tomba sur mistriss Fantadlin. Personne ne me semblait gouverner si décidément l'empire de la mode; j'avais toujours remarqué au théâtre que sa société fermait avec le plus de bruit la porte de la loge; que ses demoiselles entraient toujours avec l'impétuosité de la tempête, et avec un étalage éblouissant de plumes et de schalls rouges; elles avaient le plus nombreux cortège de merveilleux qui leur faisaient la cour; elles jasaient et riaient pendant les représentations, et elles se servaient continuellement de lorgnons. Le jour donc de la rentrée de mon théâtre fut annoncé en grandes lettres capitales sur les affiches de spectacle, comme étant sous

le patronage de l'honorable mistriss Fantadlin.

Monsieur, toute la ville courut aux armes ! Se donner les airs de prendre sous son patronage le théâtre ! Intolérable ! et puis moi qui osais l'appeler honorable ⁶. Quel droit avait-elle à ce titre, en conscience ! Les gens comme il faut gémissaient depuis longtemps sous la tyrannie des dames Fantadlin ; ils étaient ravis de faire cause commune contre elles. À cette nouvelle preuve d'arrogance, toutes les haines d'intérêt secondaire furent oubliées ; la femme du médecin et celle de l'avocat allèrent se voir ; la femme du fabricant et celle du boutiquier s'embrassèrent, et toutes ayant à leur tête la femme du banquier, résolurent de perdre le théâtre, qui fut déclaré assommant, et on n'encouragea plus désormais que les jongleurs indiens et l'Eidouranion de M. Walker ⁷. Ce fut là l'écueil contre lequel j'échouai ; je ne me tirai jamais du patronage de la famille Fantadlin. Ma salle se trouva déserte, mes acteurs devinrent chaque jour plus mécontents, parce qu'ils étaient mal payés ; ma porte fut assiégée par tous les huissiers de la ville ; plus j'eus besoin de consolations, et plus ma femme devint acariâtre et méchante.

J'eus recours pendant quelque temps à la consolation ordinaire d'un homme fatigué et tourmenté par sa femme ; j'eus recours à la bouteille, et j'essayai de noyer mes chagrins ; ce fut en vain. Je ne prétends pas cependant déprécier la bouteille ; c'est sans doute un excellent remède pour bien des maux, mais elle n'apporta aucun soulagement aux miens. Ma voix en fut plus rauque, mon nez se bourgeonna ; mais ni mes affaires, ni ma femme ne devinrent meilleures. Mon établissement fut bientôt une scène de confusion et de pillage ; j'étais regardé comme un homme ruiné, qui, par conséquent, donnait beau jeu à tous ceux qui voudraient le plumer, à peu près comme chacun pille un vaisseau qui coule à fond. Chaque jour un de mes acteurs s'esquivaient, et, comme les soldats déserteurs, ils partaient avec armes et bagages. De cette manière ma garde-robe prit

6. Il faut tenir un certain rang dans le monde pour prendre en Angleterre le titre d'honorable, qui ne préjuge rien, cependant, sur ce qu'il peut y avoir de réellement honorable dans l'individu. (*Note du traducteur.*)

7. Spectacle ambulant d'*uranographie*, où la marche des corps célestes est représentée par des globes illuminés, mis en mouvement par un mécanisme ingénieux. (*Note du traducteur.*)

ses jambes à son cou, et alla se promener ; mes beaux costumes parcouraient la province ; mes épées et mes poignards brillaient dans toutes les granges ; enfin mon tailleur fondit à son tour sur sa proie ⁸, et m'emporta trois habits, une demi-douzaine de pourpoints, et dix-neuf pantalons couleur de chair. C'était là ma fortune et sa dernière fin ⁹ ; je n'hésitai pas plus longtemps sur ce qu'il me restait à faire. Ma foi, pensai-je, puisque le vol est à l'ordre du jour, eh ! bien, je volerai aussi. Je rassemblai donc en secret les bijoux de ma garde-robe ; j'enveloppai un costume de héros dans un mouchoir, je le suspendis à la pointe d'une épée tragique, et je m'esquivai à la nuit obscure : la cloche sonnait une heure ¹⁰ ; je laissai ma reine et mon royaume à la merci de mes sujets rebelles et de mes cruels ennemis les huissiers et les recors.

Telle fut, monsieur, la fin de mes grandeurs ¹¹. J'étais à jamais guéri de ma passion pour le commandement, et je rentrai encore une fois dans les rangs. Pendant quelque temps je suivis la marche ordinaire de la vie d'un acteur ; je jouai dans plusieurs provinces, sur les théâtres, aux foires, et dans les granges ; tantôt fort applaudi, tantôt sifflé, jusqu'à ce qu'enfin par hasard je rencontrais une chance de faire ma fortune et de devenir une des merveilles du siècle.

Je jouais le rôle de Richard III dans une grange, et de la bonne façon ; car, pour dire le vrai, j'étais un peu dans les vignes, et les connaisseurs de la compagnie observaient toujours que je jouais mieux quand j'avais pris un verre de trop. Il y eut un tonnerre d'applaudissements lorsque je vins à ce passage où Richard s'écrie : un cheval ! un cheval ! Ma voix enrouée faisait toujours là un effet merveilleux ; c'était comme si deux voix se fussent réunies l'une à l'autre : on aurait dit deux hommes qui demandaient un cheval, ou bien que Richard demandait deux chevaux. Et quand j'adressais à Richemond ce reproche insultant, « Richard s'est enroué à t'appeler aux armes », je crus que la grange allait s'écrouler sous

8. « Made one full swoop. » Citation de Shakespeare, dans *Macbeth*. (Note du traducteur.)

9. « All and the end all. » Citation de Shakespeare, dans *Macbeth*. (Note du traducteur.)

10. « The bell then beating one. » Citation de Shakespeare, dans *Hamlet*. (Idem.)

11. « The end of all my greatness. » Citation de Shakespeare dans *Henri VIII*, rôle du Cardinal Woolsey. (Note du traducteur.)

l'explosion du ravissement général.

Le lendemain matin, un monsieur vint chez moi. Je jugeai à l'instant, à sa mise, que je voyais un homme comme il faut ; car il avait un énorme brillant à son jabot, un grand nombre de bagues à ses doigts, et il se servait d'un lorgnon. En effet, je fus bientôt convaincu que c'était un homme comme il faut, car il m'apprit qu'il était un auteur à gages, espèce de tailleur littéraire d'un des grands théâtres de Londres ; il travaillait aux pièces, sous la direction de l'entrepreneur ; ajoutant aux unes, retranchant aux autres ; les ajustant et les replâtrant, les retournant, et les rajeunissant à volonté ; en un mot, c'était un des plus habiles et des plus grands écrivains du jour.

Il se trouvait maintenant en tournée comme fourrageur, chargé de dénicher quelque chose qui pût passer pour un prodige. Le théâtre, à ce qu'il paraît, était dans une position désespérée... rien qu'un miracle ne pouvait le sauver. Il m'avait vu jouer Richard, la veille, et il m'avait choisi pour réaliser un miracle. J'avais des manières remarquables, de l'éclat, et de la fierté dans la démarche. J'étais bien différent des autres héros de la grange ; l'idée vint donc à l'agent quêteur de me mettre en avant comme un prodige dramatique, comme le restaurateur du jeu naturel et vrai, comme le seul acteur qui sût comprendre et bien jouer Shakespeare.

Quand il me communiqua son plan, j'hésitai avec la modestie convenable ; car, tout en ayant fort bonne opinion de moi-même, je doutais que mon mérite suffît pour une telle entreprise.

Je me rejetai sur le peu de connaissance que j'avais de Shakespeare, n'ayant jamais représenté ses pièces que d'après des copies altérées, que j'entrelardais souvent de phrases de ma façon, pour aider ma mémoire ou pour augmenter l'effet.

« Tant mieux, s'écria le monsieur aux doigts couverts de bagues, tant mieux. Des passages nouveaux, monsieur !... Des passages nouveaux ! N'étudiez pas une ligne... Donnez-nous un Shakespeare de votre façon. »

— « Mais ma voix était cassée, elle ne pourrait remplir un théâtre de Londres. »

— Tant mieux, tant mieux ! Le public est las des voix sonores ;... l'ore

rotundo ¹² est passé de mode. Non, monsieur, votre voix fêlée, c'est ce qu'il faut... Soufflez, grognez, grondez, aboyez en scène ¹³, et vous ferez notre affaire. »

« Mais, (je ne pus m'empêcher de rougir jusqu'au bout du nez en disant ceci) mais j'avais résolu d'être sincère, – mais, ajoutai-je, il y a une circonstance fâcheuse : j'ai une malheureuse habitude... Mes infortunes, et la situation où se trouve quelquefois un homme dans ces granges... m'ont obligé de temps en temps de... de... prendre une petite goutte de quelque liqueur fortifiante, pour me ranimer..., et ainsi... et ainsi... »

« Quoi ! vous aimez à boire ? » s'écria vivement l'agent.

Je baissai la tête, en rougissant de cet aveu.

« Tant mieux ! Tant mieux ! Les irrégularités du génie ! Un homme sobre est par trop vulgaire. Le public aime un acteur qui boit. Touchez-là, monsieur : vous êtes l'homme qu'il nous faut pour faire du bruit. »

Je reculai encore, en me défiant de mes forces, et en me déclarant indigne d'un tel honneur.

« Sambleu, mon cher, s'écria-t-il, il n'y a pas là d'honneur du tout. Ne vous imaginez pas que moi je vous croie un prodige ; il faut seulement que le public le croie. Rien n'est plus facile que de tromper le public, pourvu qu'on lui présente un prodige. Les talents ordinaires se jugent d'après les règles ordinaires ; mais un prodige met en défaut toute règle, toute comparaison. »

Ces paroles m'ouvrirent les yeux ; elles me donnaient une explication moins flatteuse, il est vrai, pour ma vanité, mais beaucoup plus satisfaisante pour mon jugement.

Il fut convenu que j'apparaîtrais au public de Londres, comme un soleil dramatique sorti à l'instant même de derrière les nuages, comme un astre qui allait éclipser toutes les faibles lumières et tous les feux follets de la scène. On devait prendre mille précautions pour s'emparer de l'esprit public, à toutes les issues. Le parterre serait encombré de vigoureux claqueurs ; les journaux me prodigueraient des éloges pompeux ; on enverrait des prôneurs à gages dans tous les lieux où l'on s'occupe du théâtre.

12. Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo Musa Iouqui.

13. « And play the very dog. » Citation de Shakespeare, dans *Richard III.* (Note du traducteur.)

En un mot, on mettrait en activité toutes les machines, on aurait recours à toutes les ruses dramatiques. Chaque fois que je différerais en quelque point des anciens auteurs, on soutiendrait que je voyais bien la chose, et qu'ils la voyaient de travers ; si je criais, ce serait de la passion ; si je tombais dans l'expression vulgaire, cela s'appellerait prendre le ton familier de la nature : si je faisais quelque grossier contre-sens, ce serait une nouvelle version, une bonne variante. Si ma voix devenait rauque, ou si mon rôle m'échappait, je n'avais qu'à frapper du pied, à gesticuler, à grogner en regardant l'auditoire, à faire une horrible grimace, la première qui me viendrait à l'esprit ; mes admirateurs appelleraient cela un grand trait, et ils éclateraient en cris, en hurlements d'enthousiasme.

« En un mot, dit le monsieur au lorgnon, avancez-vous bravement et effrontément : ne vous inquiétez pas de ce que vous dites ou comment vous le dites, pourvu que ce soit étrange et bizarre. Si vous échappez aux pommes cuites la première soirée, vous faites votre fortune et celle du théâtre. »

Je partis donc pour Londres avec l'auteur aux gages fixes, la tête remplie de nouveaux plans et de nouvelles espérances. J'allais être le restaurateur de Shakespeare, de la nature, et du véritable jeu dramatique ; mon air de rodomont deviendrait de l'héroïne, et ma voix cassée serait le type de l'élocution. Hélas ! ma mauvaise fortune m'attendait. Avant que j'arrivasse dans la capitale, une merveille rivale avait paru : une femme qui dansait sur la corde lâche, et qui, entourée de feux d'artifice, montait du théâtre jusqu'à la galerie, le long d'une corde tendue. Le directeur s'en était emparé avec avidité. Elle sauva le grand théâtre national, pour toute la saison. On ne parlait que de madame Saqui, de ses feux d'artifice et de ses pantalons couleur de chair ; et la nature, Shakespeare, la bonne déclamation et le pauvre tragédien furent complètement oubliés.

Quand les représentations de madame Saqui commencèrent à vieillir, d'autres merveilles y succédèrent : des chevaux, des arlequinades, des mascarades de tout genre ; jusqu'à ce qu'un nouveau prodige dramatique fût mis en avant pour jouer le même rôle que l'on m'avait destiné. Je cherchai mon auteur, pour obtenir de lui une explication ; mais il était très occupé ; il écrivait un mélodrame ou une pantomime, et il était de fort mauvaise humeur quand on interrompait ses études. Cependant, comme

le théâtre était en quelque sorte obligé de prendre soin de moi, le directeur agit, selon la phrase ordinaire, en homme d'honneur ; je fus reçu comme pensionnaire dans la compagnie. On ne sut trop d'abord si je jouerais Alexandre le grand ou bien Alexandre le chaudronnier¹⁴ ; on se décida pour ce dernier rôle ; ne pouvant être mis à la tête de la troupe, je fus mis à la queue. En d'autres termes, je fus placé au nombre de ceux que l'on appelle utilités ; qui représentent des soldats, des sénateurs et l'ombre de Banquo¹⁵. J'étais fort satisfait de mon lot ; car j'ai toujours été une sorte de philosophe. Si ma situation n'était pas brillante, elle était du moins assurée : en effet, j'ai vu une demi-douzaine de prodiges paraître, briller, crever comme des bulles de savon et disparaître, tandis que je me trouve tranquille, sans être ni envié ni tourmenté, au plus bas échelon du métier.

Oui, oui, riez si vous voulez ; mais, croyez-moi, les utilités sont les acteurs les plus heureux du théâtre. Nous sommes à l'abri des sifflets, et nous ne sommes pas agités par le désir des applaudissements ; nous ne craignons pas les succès d'un rival, et nous ne redoutons pas la plume des critiques. Dès que nous savons les mots de notre rôle, et il n'y en a pas beaucoup, nous n'avons plus aucun souci. Nous avons nos amusements à nous, nos amis et nos admirateurs ; chaque acteur a ses admirateurs, depuis le premier rôle jusqu'au dernier. L'acteur du premier ordre dîne avec le grand seigneur qui aime les arts ; il amuse une table élégante en déclamant, en chantant ou en débitant des balivernes de théâtre : les acteurs secondaires ont à leur tour des amis et des admirateurs d'un rang secondaire, qu'ils régalaient aussi de bribes tragiques ou d'autres balivernes... et ainsi de suite jusqu'à nous-mêmes, qui avons pour amis et admirateurs, des commis élégants et d'ambitieux apprentis ; ils nous donnent à dîner de temps en temps, et reçoivent de la dixième main les mêmes bribes, les mêmes chansons, les mêmes balivernes que nos confrères plus heureux avaient déjà fournies à la table des grands.

14. C'est une plaisanterie qu'on peut rendre en disant : Il jouera *Charles-quin*, ou *Arlequin*. » Alexandre le chaudronnier est connu par une épître de Saint-Paul, où l'apôtre se plaint beaucoup de ce particulier. « *Alexandre le chaudronnier m'a fait beaucoup de mal ; le Seigneur lui rendra selon ses œuvres.* » (Saint Paul, 2e épître à Timothée, chap. 4, verset 14.) (Note du traducteur.)

15. Dans *Macbeth*.

J'éprouve à présent, pour la première fois, dans toute ma carrière théâtrale, ce que c'est réellement que le plaisir. J'ai connu assez la célébrité pour plaindre les pauvres diables que l'on appelle les favoris du public. J'aimerais mieux être le petit chat d'un enfant gâté, tantôt choyé dans ses bras et bourré de friandises, et tantôt chassé à coups de cuiller sur la tête. Je ris de pitié de voir nos premiers sujets, dévorés par l'envie et la jalousie, courir après une trompeuse renommée, dont la qualité est suspecte, et la durée incertaine. Je ris également, mais sous cape, de l'importance, de l'agitation, du trouble et des inquiétudes de notre directeur, qui se fatigue à la mort par ses vains efforts pour plaire à tout le monde.

J'ai trouvé parmi mes camarades subalternes deux ou trois ci-devant directeurs qui, comme moi, ont porté le sceptre dans les théâtres de province, et nous nous amusons souvent ensemble à nous moquer du directeur et du public. Quelquefois aussi, comme des rois détrônés et bannis, nous causons des événements de nos règnes respectifs, nous moralisons autour d'une bonne cruche de bière forte, et nous rions des trompeuses vanités du monde, grand et petit ; c'est là, je crois, l'essence de la philosophie pratique.

Ainsi finissent les anecdotes sur Buckthorne et ses amis. Je suis fâché de n'avoir pu obtenir de lui plus de particularités sur son histoire, et spécialement sur la partie de sa vie qui s'est écoulée dans la capitale. Il avait vu évidemment beaucoup de choses chez les gens de lettres. Comme il ne s'était jamais élevé à un degré éminent dans cette carrière, et que le fiel du désappointement ne le tourmentait plus, j'avais conçu l'espoir d'obtenir de lui quelques notions précises sur les auteurs contemporains. Le témoignage d'un historien si honnête aurait été précieux dans ce moment où, grâce à l'extrême fécondité de la presse, et aux milliers d'anecdotes, de critiques, d'esquisses biographiques dont on nous inonde chaque jour, il devient presque impossible de savoir quelque chose de vrai sur les écrivains.

Buckthorne était toujours très réservé et très scrupuleux sur ce point ; cela m'étonnait fort ; car, en général, les auteurs sont assez disposés à ne pas se gêner sur le compte de leurs confrères, et à se donner l'un et l'autre en spectacle, pour divertir le public.

Quelques jours après que nous eûmes entendu l'histoire de l'ex-

directeur, je fus surpris de recevoir la visite de Buckthorne, avant que je fusse levé. Il était en habit de voyage. « Félicitez-moi ! Félicitez-moi ! me dit-il en se frottant les mains avec la plus vive joie ; mes grandes espérances se sont réalisées ! »

Je le regardai d'un air étonné et curieux. « Mon imbécile de cousin est mort, s'écria-t-il ; puisse-t-il dormir en paix ! Il s'est à peu près cassé le cou en tombant de cheval, à la chasse au renard. Par bonheur il a vécu assez pour faire son testament. Il m'a nommé son héritier, en partie par un bizarre sentiment de justice distributive, et en partie, parce que, à ce qu'il dit, personne de sa famille, ni de ses amis, ne saurait dépenser dignement un tel revenu. Je pars pour aller prendre possession de l'héritage. Je renonce au métier d'auteur. Voilà pour les critiques, ajouta-t-il en faisant claquer ses doigts. Venez au Château des Doutes, quand j'y serai établi, et, sur ma foi, nous lancerons le cerf. » En disant ces mots il s'élança hors de la chambre, enivré de joie.

Il s'écoula bien du temps avant que j'entendisse parler de lui. Je reçus enfin, il n'y a pas longtemps, une lettre pleine de gaieté et de bonne humeur. Il avait remis ses biens en bon état : tout allait à souhait, et, pour comble de bonheur, il avait épousé Sacharissa, qui semblait lui avoir toujours conservé un vif et secret attachement, dont il s'aperçut heureusement à l'instant même où il eût hérité.

« Je crois, dit-il, que vous êtes un peu enclin au péché de littérature, auquel j'ai renoncé : si les anecdotes que je vous ai racontées offrent quelque intérêt, faites-en usage, mais venez au Château des Doutes, venez voir comment nous y vivons, et, le verre à la main, je vous dirai toute ma vie de Londres ; ce sera une belle histoire sur le compte des auteurs et des journalistes. »

Si jamais je me rends au Château des Doutes, et que j'obtienne l'histoire promise, le public peut compter que je lui en ferai part.



Troisième partie

Les bandits italiens

CHAPITRE IV

L'auberge à Terracine



LIC, CLAC, CRAC, crac, crac, clic, clac.

« Voici l'estafette de Naples, dit l'hôte de l'auberge à Terracine, préparez les relais. »

L'estafette arriva au galop sur la route, comme c'est l'usage, en agitant au-dessus de sa tête un fouet à manche court et à longue lanière nouée, dont chaque coup retentissait comme le bruit d'un pistolet. Le postillon, grand gaillard aux larges épaules, portait l'uniforme ordinaire : le petit habit bleu à revers, avec des galons, si écourté par derrière qu'il couvrait à peine la ceinture, et se retroussait en queue de roitelet ; un chapeau relevé, à bord galonné ; la paire de bottes fortes ; mais au lieu des culottes de peau, il n'avait qu'un fragment de caleçon qui satisfaisait médiocrement aux exigences de la pudeur.

L'estafette galopa jusqu'à la porte, et mit pied à terre.

Un verre de rosolio, un cheval frais et des culottes, s'écria-t-il, et tout de suite, per l'amor di Dio ; je suis en retard, et il faut que je parte. »

« Par saint Janvier, répondit l'hôte, où donc as-tu laissé ta garde-robe ? »

— « Chez les voleurs, d'ici à Fondi. »

— « Quoi ! Dépouiller une estafette ! Je n'ai jamais entendu parler d'une telle folie. Et que pouvaient-ils te prendre ? »

— « Mes culottes de peau ; elles étaient neuves, brillantes comme de l'or ; le capitaine en a eu envie. »

— « Oh ! ces drôles vont de plus fort en plus fort ! se frotter à une estafette ! et cela pour une culotte de peau ! »

Une attaque contre le courrier de l'administration semblait avoir étonné l'hôte, bien plus que tout autre attentat commis sur le grand chemin ; en effet, c'était le premier exemple d'une pareille audace ; les voleurs, en général, ont soin de ménager le gouvernement.

Le courrier fut bientôt prêt ; car, tout en causant, il n'avait pas perdu deux minutes pour s'habiller. Le relai préparé, le rosolio avalé, il saisit la bride et l'étrier. — « Les brigands sont-ils nombreux ? demanda un bel homme brun, qui s'avançait sur le seuil de la porte. »

« C'est la bande la plus formidable que j'aie vue, répliqua l'estafette en s'élançant sur la selle. »

« Sont-ils cruels envers les voyageurs ? ajouta une jeune et belle Vénitienne, qui s'appuyait sur le bras du cavalier. »

« Cruels ! signora ! s'écria l'estafette en jetant un regard sur la dame, et en touchant le cheval de l'éperon ; Corpo di Bacco ! ils poignardent les hommes et quant aux femmes... » Crac, crac... Les derniers mots furent étouffés par le bruit du fouet, comme l'estafette partait au galop, vers les marais Pontins.

« Sainte-Vierge ! dit la belle Vénitienne, que deviendrons-nous ? »

L'auberge dont il s'agit se trouve à la sortie de Terracine, au bas des rochers escarpés que couronnent les ruines du château de Théodoric. La situation de Terracine est remarquable. Cette petite et ancienne ville, sur la frontière des États de l'Église, représente, en quelque sorte, la paresse italienne : tout ce qui l'environne languit dans un profond repos ; à ses pieds s'étend la Méditerranée, cette mer sans flux et sans reflux ; le port ne voit pas une voile s'agiter, à moins qu'à l'époque fixée une felouque solitaire n'y vienne décharger sa sainte cargaison de poisson, frugale nour-

riture pour le carême. Les habitants ont l'air d'une race indolente et sans souci, comme presque tous les hommes de ces doux climats ; on dit cependant que, sous un extérieur si apathique, ils cachent les plus dangereuses inclinations. On ne les croit pas meilleurs que les brigands des montagnes voisines, et on les accuse d'entretenir avec eux une secrète correspondance. Les tourelles solitaires qu'on a élevées par intervalles pour protéger la côte, indiquent assez la fréquence des apparitions des pirates qui infestent les rivages : et les petites cabanes destinées à servir de stations aux soldats, sur la route lointaine qui se perd dans des bosquets d'oliviers, attestent le danger que la montée présente au voyageur, et les facilités qu'elle offre aux bandits. En effet, c'est entre Terracine et Fondi que la route de Naples est le plus exposée au pillage. Il s'y trouve de nombreux détours, et beaucoup d'endroits isolés où les voleurs peuvent découvrir de loin leur victime, du haut des collines et des précipices, et l'attendre dans les passages étroits et difficiles.

Les brigands italiens sont une classe d'hommes déterminés, presque organisés en société régulière. Ils portent une espèce d'uniforme, ou plutôt de costume, qui désigne ouvertement leurs habitudes, sans doute pour masquer l'odieux de leur affreux métier, et pour se donner aux yeux du vulgaire quelque chose de la tournure militaire ; ou bien peut-être afin d'éblouir l'imagination des jeunes paysans, par un extérieur d'élégance, et se faire ainsi des recrues. Leurs vêtements sont souvent riches et pittoresques. Ils portent des justaucorps et des culottes de couleur éclatante, quelquefois brodés avec goût ; leur poitrine est couverte de médailles et de reliques, et leurs chapeaux à larges bords, qui se terminent en pains de sucre, sont ornés de plumes ou de rubans de diverses couleurs ; quelquefois leurs cheveux sont renfermés dans des résilles de soie ; ils sont chaussés d'une espèce de sandale de drap ou de cuir, attachée à la jambe par des courroies ; cette chaussure, extrêmement élastique, leur permet de grimper avec aisance et célérité sur les montagnes bordées de précipices ; une large ceinture de drap ou de soie est garnie de pistolets et de stylets ; ils portent une carabine en bandoulière ; enfin, ils sont, en général, enveloppés négligemment d'un manteau de couleur foncée, qui les protège contre le mauvais temps, ou qui leur sert de lit quand ils bivouaquent sur les montagnes.

Ils rôdent dans une grande étendue de pays sauvage, le long de la chaîne des Apennins, et sur les frontières de plusieurs états : ils connaissent tous les passages difficiles, les endroits cachés, propres à servir de retraite, et les impraticables forêts du sommet des montagnes où aucune force militaire n'ose les suivre. Ils sont assurés de la bonne volonté des habitants de ces régions, peuplades pauvres et à demi barbares, qu'ils ne troublent jamais et qu'ils enrichissent quelquefois. En effet, on les regarde comme une sorte de héros illégitimes, parmi les villages des montagnes, et dans quelques villes frontières où ils vont vendre leur butin. Ainsi favorisés et protégés, bien sûrs d'ailleurs de l'inaccessibilité de leurs montagnes, les brigands ont mis en défaut la faible police des états Italiens. En vain leurs noms et leur signalement sont affichés aux portes des églises de campagne ; en vain on offre des récompenses pour qui les livrera morts ou vifs ; les paysans sont trop effrayés des terribles exemples de la vengeance qu'exercent les brigands, ou bien ils sont de trop bonne intelligence avec eux pour les trahir. Il est vrai que de temps en temps les gendarmes leur donnent la chasse et les tirent comme des bêtes fauves ; que leurs têtes, renfermées dans des cages de fer et montées sur des poteaux, bordent les grandes routes, ou que leurs cadavres noircissent, pendus aux arbres les plus voisins des endroits où ils ont commis des crimes ; mais ces spectacles dégoûtants ne servent qu'à rendre plus affreux encore des passages affreux déjà par eux-mêmes, et à jeter l'épouvante dans l'esprit des voyageurs, sans retenir les brigands.

À l'époque où l'estafette fit son apparition presque in naturalibus, comme je l'ai dit plus haut, l'audace des voleurs était parvenue à un degré sans exemple ; ils avaient mis des châteaux à contribution ; ils avaient envoyé aux commerçants et aux riches bourgeois, dans les villes, des messages pour demander des contributions d'argent, d'habits et même d'objets de luxe, avec d'horribles menaces de vengeance en cas de refus. Ils avaient des espions et des émissaires dans chaque ville, village ou auberge, le long des principales routes, pour recueillir des renseignements sur la marche et la qualité des voyageurs, souvent, après avoir pillé les voitures ; ils emmenaient dans leurs montagnes des personnes de distinction et d'une grande fortune, et ils les obligeaient à fournir de grosses sommes pour rançon : enfin ils avaient outragé des femmes qui étaient

tombées entre leurs mains.

Telle était la situation des voleurs, ou plutôt tel était le résumé des principaux détails que l'on donnait sur eux, au moment où la scène se passait à l'auberge de Terracine. Le beau jeune homme brun et la dame vénitienne, dont il a déjà été fait mention, étaient arrivés après-dînée de bonne heure, dans une voiture particulière tirée par des mules, et accompagnée par un seul domestique. Nouvellement mariés, ils passaient le mois de miel¹ à voyager dans ces pays délicieux, et ils se rendaient à Naples pour y voir une riche tante de la jeune mariée.

La dame était jeune, tendre et timide : les histoires qu'elle avait entendues le long de la route l'avaient remplie de craintes, moins pour elle-même que pour son mari ; car, bien qu'ils fussent mariés depuis près d'un mois, elle l'aimait encore presque avec idolâtrie. En approchant de Terracine, elle avait été encore plus effrayée par les récits qu'on faisait sur la route ; enfin l'aspect de deux têtes de brigands, faisant une horrible grimace dans leurs cages de fer, posées aux deux côtés de la vieille porte de la ville, lui fit prendre la résolution de s'arrêter. Son mari avait en vain tâché de la rassurer ; ils avaient perdu leur après-dînée dans l'auberge, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour songer à partir le même soir, et les dernières paroles de l'estafette portèrent au comble l'effroi de la jeune femme.

« Retournons à Rome, dit-elle, en passant son bras sous celui de son mari, et en s'appuyant sur lui, comme pour être sûre de sa protection, retournons à Rome et renonçons à ce voyage de Naples. »

— « Nous renoncerons donc aussi à voir votre tante ! » dit le mari.

— « Eh bien !... qu'est-ce que ma tante auprès de votre sûreté ? » répondit-elle, en le regardant avec tendresse.

Il y avait dans son ton et dans ses manières quelque chose qui montrait que réellement elle songeait plus à la sûreté de son mari qu'à la sienne propre. Comme elle était mariée depuis peu et qu'elle avait fait un mariage d'inclination, il est bien possible qu'elle fût sincère ; du moins son époux le crut ainsi. Et en vérité, tout homme qui a connu le son doux et mélodieux d'un organe vénitien, la tendre mollesse du langage vénitien, le charme séduisant d'un regard vénitien, concevra sans peine que le mari ajouta foi

1. Les Anglais appellent *lune de miel* le premier mois du mariage. (Note du traducteur.)

à ce que lui disait tout cela. Il baisa la main blanche qu'il tenait, il entoura d'un bras la taille svelte de sa jeune épouse, et la pressant tendrement sur son cœur, « cette nuit, du moins, dit-il, nous la passerons à Terracine. »

Clic, clac ! Clic, clac ! Clic, clac ! une nouvelle apparition sur la route attira l'attention de mon hôte et des voyageurs : une voiture attelée d'une demi-douzaine de chevaux, et venant du côté des marais Pontins, arrivait au grand galop ; les postillons faisaient claquer leurs fouets comme des enragés, ainsi qu'ils ont coutume de le faire quand ils connaissent l'importance ou la libéralité du voyageur qu'ils mènent. C'était un landau avec un domestique sur le siège. La construction solide et soignée, quoiqu'extrêmement simple de la voiture ; le grand nombre et l'élégante disposition des coffres et des petits paquets : les boîtes et les malles sur l'impériale ; la figure grasse, fraîche, et joufflue du maître, qui regardait par la portière ; la tête ronde et le visage vermeil du domestique, à cheveux ras, en habit court, en culottes serrées, en guêtres longues, tout annonçait que c'était l'équipage d'un Anglais.

« Des chevaux pour Fondi », s'écria l'Anglais, comme l'aubergiste s'avançait à la portière en saluant.

« Son Excellence ne voudrait-elle pas descendre et prendre quelque rafraîchissement ? »

— « Non ; son Excellence ne voulait rien manger avant d'être à Fondi. »

— « Mais il faudra un peu de temps pour arranger les chevaux. »

— « Ah ! C'est toujours la même chanson ; rien que du retard dans ce maudit pays. »

— « Si son Excellence voulait entrer seulement dans la maison ? »

— « Non, non, non ; je répète encore non, je n'ai besoin que de chevaux, et aussi vite que possible. John, que les chevaux soient prêts, et que l'on ne nous fasse pas attendre ici une heure ou deux. Dites que si l'on me retarde plus que le temps donné, je porterai plainte au maître de poste. »

John porte la main à son chapeau, et il alla exécuter les ordres de son maître, avec la taciturne obéissance d'un domestique anglais.

Pendant ce temps, l'Anglais descendit de voiture, et il se promena en long et en large devant l'auberge, les mains dans les poches, sans faire attention à la foule d'oisifs qui l'examinait, lui et son équipage. Il était

grand, robuste, et bien taillé : ses vêtements étaient propres et soignés : il portait un bonnet de voyage, couleur de pain d'épice ; et les coins de sa bouche exprimaient de l'humeur, soit parce qu'il n'avait pas encore dîné, soit parce qu'il n'avait pu parvenir à faire plus de sept miles à l'heure² ; il n'avait cependant d'autre raison pour se hâter que l'inquiet empressement qu'ont toujours les Anglais de se voir à la fin de leur voyage ; ou, comme ils disent, d'aller en avant ; il est encore possible qu'il fût mécontent d'avoir été plumé à chaque relais.

Après quelque temps, le domestique revint de l'écurie avec un air de perplexité.

« Les chevaux sont-ils prêts, John ? »

« Non, monsieur, je n'ai jamais vu pareil endroit ; il n'y a pas moyen d'en finir. Je crois que Votre Honneur³ ferait bien d'entrer dans la maison et de manger quelque chose ; nous ne serons pas de si tôt à Fondi. »

« Le diable emporte la maison !... Ce n'est qu'une ruse ! Je ne mangerai rien, précisément pour le punir, dit l'Anglais, encore plus irrité de voir son dîner différé. »

« Ils disent que Votre Honneur a bien tort, continua John, de partir si tard. La route est pleine de brigands. »

— « Des contes, pour le profit de l'auberge ! »

— « L'estafette qui vient de passer a été arrêtée par toute une bande », dit John, en y mettant plus d'emphase, à chaque article additionnel de son rapport.

— « Je n'en crois pas un mot. »

— « On lui a volé ses culottes », reprit John, en portant la main à sa ceinture.

— « Sornettes que tout cela ! »

Ici le beau jeune homme brun s'avança, et s'adressant au voyageur avec beaucoup de politesse, il l'invita, en mauvais anglais, à partager le repas qu'il allait faire apporter.

« Merci », dit l'Anglais, enfonçant encore davantage ses mains dans ses poches et jetant de côté un léger regard de défiance sur le jeune

2. Trois miles d'Angleterre font une lieue de France. (*Note du traducteur.*)

3. Titre que les subalternes donnent à des supérieurs qui n'ont pas le droit de se faire qualifier de Seigneurie. (*Note du traducteur.*)

homme, comme s'il eût pensé que cette civilité annonçait quelque dessein sur sa bourse.

« Nous nous estimerons heureux si vous voulez bien nous faire cette faveur », dit la dame dans son doux langage vénitien. Il y avait dans ses paroles une harmonie tout à fait persuasive. L'Anglais jeta un coup d'œil sur cette figure ; sa beauté était encore plus éloquente. Les traits du voyageur s'adoucirent d'abord ; il la salua poliment : « Avec grand plaisir, signora », dit-il.

En un mot, son grand empressement d'aller en avant diminua soudain ; il oublia sa résolution de jeûner jusqu'à Fondi, pour punir l'hôte de Terracine ; John choisit un appartement dans l'auberge pour son maître, et l'on fit tous les préparatifs nécessaires afin de rester jusqu'au lendemain matin.

On retira de la voiture les objets que rendait indispensable le séjour d'une nuit. Il y avait l'assortiment ordinaire de malles, de pupitres à écrire, de portefeuilles, de nécessaires, de toilettes, et tout le luxe du bagage inutile et gênant dont se surcharge un homme qui voyage à son aise. Les observateurs oisifs, établis près de la porte de l'auberge, enveloppés de grands manteaux couleur de boue, qui ne laissaient à découvert qu'un œil de faucon, se communiquaient bien des remarques sur tout cet attirail qui semblait suffisant pour une armée entière. Les garçons de l'auberge parlaient avec admiration du magnifique nécessaire à garniture en or et en argent, étalé sur la table de toilette, et du sac plein de pièces d'or qu'on avait entendu sonner quand il avait été tiré de la malle. L'étonnante opulence du milord, et les trésors qu'il traînait avec lui furent toute la soirée le sujet des conversations de Terracine. L'Anglais passa quelque temps à faire ses ablutions et à s'habiller pour le dîner : et après avoir travaillé beaucoup et s'être donné bien de la peine pour se mettre à son aise, il se présenta dans la salle en cravate blanche empesée, avec des habits où l'on n'aurait plus trouvé un grain de poussière, et ajustés très régulièrement. Il fit en entrant un salut poli, à la manière peu cérémonieuse des Anglais, et que la belle Vénitienne, habituée aux salutations recherchées et complimenteuses du continent, trouva singulièrement froid. Le souper, comme le nommait l'Italien, ou le dîner, comme l'appelait l'Anglais, fut alors servi. Le ciel, la terre et les eaux, tout avait été mis à contribution

pour le fournir : il y avait des oiseaux de l'air, des animaux de la plaine, et des poissons de la mer. Le domestique de l'Anglais, de son côté, avait retourné la cuisine sens dessus dessous, dans son empressement à préparer un beefsteak pour son maître, et il arriva chargé de soya du Japon, d'épices de la Cayenne, de sauce de Harvey et d'une bouteille de vin de Porto, le tout tiré de ce grand magasin de la voiture de voyage, dans laquelle son maître semblait vouloir traîner avec lui autour du monde toute l'Angleterre. Au fait, le repas était un de ces pots-pourris italiens, auxquels on ne sait quel nom donner. La terrine à soupe était une mer noire, où flottaient, comme les débris après un naufrage, des foies, des membres de volailles et des restes de toute sorte d'oiseaux et d'animaux. La pauvre bête bien maigre que mon hôte appelait un poulet délicat, était évidemment morte de consommation. Le macaroni sentait la fumée ; le beefsteak était un morceau coriace de buffle ; il y avait un plat qui semblait contenir des anguilles à l'étuvée, mets très recherché par les Anglais. Notre voyageur se crut empoisonné quand il apprit que c'était des vipères, prises dans les rochers de Terracine et regardées comme une friandise très délicate.

Cependant, il n'y a rien de tel que de manger, pour dissiper la mauvaise humeur d'un voyageur, de quelque manière que le repas soit apprêté, et rien ne lui rend la compagnie plus agréable que de manger avec elle : aussi, à peine l'Anglais fut-il à la moitié de son dîner et de sa bouteille, qu'il crut s'apercevoir que le Vénitien était un compagnon fort supportable, autant que peut l'être un étranger, et que sa femme était presque assez belle pour être Anglaise.

Pendant le repas, on traita les sujets les plus familiers aux voyageurs, et entre autres, on en vint aux brigands qui troublaient l'esprit de la belle Vénitienne. L'aubergiste et son garçon se mêlèrent à la conversation avec cette familiarité qu'on tolère sur le continent, et ils rapportèrent autant d'histoires sanglantes qu'ils servaient de plats ; si bien qu'ils ôtèrent presque l'appétit à la pauvre dame.

L'Anglais, qui avait une antipathie nationale pour tout ce qui s'appelle baliverne, écoutait ces récits avec une certaine contraction des lèvres qui exprime l'incrédulité. Il y avait l'histoire bien connue de l'école de Terracine, enlevée par les voleurs, et de l'écolier massacré froidement, afin de déterminer les parents des autres à donner de fortes rançons : il y avait

encore l'aventure d'un riche Romain qui reçut dans une lettre une oreille de son fils avec l'avis que le jeune homme lui serait ainsi expédié, en petit acompte, jusqu'à ce que la rançon exigée fût payée.

La belle Vénitienne frissonnait d'horreur à de pareils récits ; et l'aubergiste, en vrai conteur du genre terrible, doublait la dose à mesure qu'il en voyait les bons effets. Il allait raconter les infortunes d'un noble lord et de sa famille, quand l'Anglais, fatigué de sa volubilité, l'interrompit en disant que tous ces récits étaient de l'invention des voyageurs, ou du moins fort exagérés par des paysans stupides et des aubergistes de mauvaise foi. L'hôte fut indigné du doute que l'on voulait jeter sur la réalité de ses histoires et de l'insinuation désobligeante sur les gens de sa profession. Il cita en preuve une demi-douzaine de faits encore plus épouvantables.

« Je n'en crois pas un mot », dit l'Anglais.

— « Mais les brigands ont été jugés et exécutés. »

— « Quel conte ! C'est une farce. »

— « Mais leurs têtes sont plantées le long de la route. »

— « Vieux crânes, accumulés pendant un siècle. » L'aubergiste, en se dirigeant vers la porte, murmura entre ses dents : San-Gennaro ! quanto sono singolari questi Inglesi ⁴ !

Ici un brouhaha, sur le devant de l'auberge, annonça l'arrivée de nouveaux voyageurs ; et à la diversité des voix ou plutôt des cris, au trépigement des chevaux, au bruit des roues, et au mouvement général du dedans et du dehors, on pouvait juger que les arrivants étaient en grand nombre.

C'était, en effet, le procaccio et sa suite, espèce de caravane qui se charge à jours fixes du transport des marchandises, sous l'escorte de soldats pour la protéger contre les brigands. Les voyageurs profitent de cette escorte, et ordinairement une longue file de voitures accompagne le procaccio.

Il se passa bien du temps avant que l'hôte ou son garçon revinssent ; il couraient çà et là, au milieu de cette tempête de bruit et de fracas qui éclate dans une auberge italienne à l'arrivée d'un surcroît de chalands. Quand mon hôte reparut, ses traits étaient animés d'un sourire de triomphe.

4. Par Saint-Janvier ! Que ces Anglais sont drôles !

« Peut-être, dit-il, en desservant, peut-être le signor n'a pas entendu ce qui est arrivé ? »

— « Quoi ? dit l'Anglais sèchement. »

— « Rien, si ce n'est que le procaccio à rapporté des nouvelles des derniers exploits des voleurs. »

— « Laissez donc ! »

— « On a des nouvelles toutes fraîches du milord Anglais et de sa famille », reprit l'hôte, d'un air radieux.

— « Un lord Anglais ? Quel lord Anglais ? »

— « Milord Popkin. »

— « Lord Popkins ? Je n'ai jamais entendu parler de ce lord. »

— « O Sicuro ! Un grand seigneur qui passa dernièrement ici avec milady et ses filles. Un noble très puissant, un des grands conseillers de Londres, un almanno ! »

« Almanno... Almanno !... ta... ta... ta... Il veut dire un alderman ⁵. »

— « Sicuro : aldermanno Popkin, et la principessa Popkin, et les signarine Popkin ! » dit mon hôte triomphant.

Il se mit alors en attitude, et il se serait lancé dans les détails, s'il n'avait été contrarié par l'Anglais, qui semblait décidé à n'ajouter aucune foi à ses histoires et à n'y prendre aucun intérêt, mais qui lui ordonnait sèchement de finir de débarrasser la table.

Toutefois, une langue italienne ne s'arrête pas aisément ; celle de mon hôte continua de remuer avec une volubilité toujours croissante, pendant qu'il transportait hors de la salle les restes du repas : et du plus loin qu'on distinguait sa voix, qui se perdait dans le corridor, on l'entendait répéter son mot chéri, Popkin... Popkin... Pop... Pop... Pop...

L'arrivée du procaccio avait en effet rempli la maison de presque autant d'histoires que de voyageurs. Après souper, l'Anglais et ses compagnons de table se promenèrent dans la grande salle, ou chambre commune de l'auberge, qui traversait le centre du bâtiment. Elle était vaste et assez malpropre ; des groupes de voyageurs étaient assis à des tables placées en plusieurs endroits, tandis que d'autres rôdaient partout, et attendaient avec une impatience famélique leur repas du soir.

5. À peu près l'équivalent d'échevin. (*Note du traducteur.*)

C'était un assemblage hétérogène de personnages de tous les rangs, de tous les pays, qui étaient arrivés en voitures de toutes espèces. Mais quoique divisés en plusieurs bandes, comme ils voyageaient ainsi ensemble sous la même escorte, ils avaient contracté en route une sorte de liaison : d'ailleurs, sur le continent, la familiarité s'établit bien vite entre les voyageurs ; et rien de plus bigarré que les groupes, réunis par le hasard, qui se livrent à une conversation amicale dans les salles communes des hôtelleries.

Le nombre considérable de voyageurs, et l'escorte imposante du procaccio avaient empêché toute attaque de la part des bandits. Mais chaque société avait à raconter une histoire merveilleuse ; et chaque voiture, l'une à l'envi de l'autre, grossissait son budget d'assertions et de conjectures. Tantôt l'on avait entrevu des figures féroces, à moustaches, qui sortaient de derrière les rochers ; des carabines et des stylets qui brillaient à travers les buissons ; tantôt des coquins à mine suspecte, avec des chapeaux rabattus et des regards farouches étaient venus reconnaître une des voitures écartée de la troupe ; mais à la vue de l'escorte ils avaient disparu.

La belle Vénitienne écoutait tous ces récits avec l'avidité que nous mettons à recueillir ce qui excite nos alarmes ; l'Anglais même commençait à s'intéresser à l'objet dont tout le monde parlait, et il devint curieux d'obtenir des renseignements plus positifs que de simples histoires en l'air. Surmontant donc cette froide réserve qui fait qu'un Anglais reste isolé au milieu de la foule, il s'approcha d'un groupe qui avait pour orateur et pour oracle un grand et mince Italien, au long nez aquilin, au front élevé, aux yeux vifs et saillants, qui brillaient sous un bonnet de voyage de velours vert, avec un gland en or. Il était de Rome, chirurgien par état, poète par choix, et même un peu improvisateur.

Pour le moment, néanmoins, il se servait de simple prose ; mais il s'exprimait avec la facilité de l'homme qui parle bien, et qui se plaît à montrer son talent. Une ou deux questions de l'Anglais amenèrent de longues réponses ; car un Anglais sociable chez les étrangers est regardé comme un phénomène sur le continent ; et on le traite toujours avec égards, vu la rareté du fait. L'improvisateur donna, en grande partie, sur les bandits, les mêmes détails que j'ai déjà rapportés.

« Mais pourquoi la police ne s'en occupe-t-elle pas, de manière à ex-

terminer ces brigands ? » demanda l'Anglais.

— « Parce que la police est trop faible et que les bandits sont trop forts, répliqua l'autre. Les exterminer serait une tâche plus difficile que vous ne pensez. Ils se sont liés, et pour ainsi dire identifiés avec les paysans des montagnes et avec les habitants de villages. Leurs bandes nombreuses ont des intelligences les unes avec les autres, et avec tous le pays d'alentour. Un gendarme ne peut pas remuer, qu'elles n'en soient prévenues. Ils ont partout des espions qui sont aux aguets dans les villes, les villages et les auberges, qui se mêlent dans chaque rassemblement, et qui pénètrent partout. Je ne serais pas surpris qu'il n'y en eût un qui nous surveillât en ce moment. »

La belle Vénitienne regarda partout avec frayeur, et pâlit aussitôt.

Ici l'improvisateur fut interrompu par un avocat napolitain, plein de vivacité.

À propos, dit-il, je me rappelle une petite aventure qui est arrivée dans ce pays même à un savant docteur de mes amis, non loin des ruines du château de Théodoric, situées sur le sommet de ces rochers élevés, qui dominant la ville.

Aussitôt, le désir de savoir l'aventure du docteur fut exprimé par tous, excepté par l'improvisateur, qui aimait à parler et à s'écouter parler ; et qui, de plus, étant habitué à péroter sans être interrompu, parut fort mécontent de se voir ainsi arrêté au milieu de sa carrière ; mais le Napolitain ne fit aucune attention au chagrin de notre homme, et il raconta l'anecdote suivante.



CHAPITRE V

Aventure du petit antiquaire

MON AMI LE docteur était un antiquaire achevé, petit vieillard usé, cassé, toujours fouillant dans les ruines. Il aimait les bâtiments comme vous autres Anglais vous aimez le fromage ; plus ils étaient vieux et prêts à tomber en poussière, plus ils lui plaisaient. Une carcasse de temple antique, dont personne ne sait le nom ; ou bien les murs crevassés d'un amphithéâtre tombé en ruines, le ravissaient en extase, et il trouvait plus de charmes dans ces rognures de l'antiquité, semblables à de vieilles croûtes de fromages, que dans le plus élégant de nos modernes palais.

Il était aussi très curieux de rassembler des médailles, et il venait d'acquérir un trésor qui avait failli lui tourner la tête. Il avait ramassé, entre autres, quelques monnaies consulaires, la moitié d'un as romain, deux pièces de monnaies puniques, provenues, sans aucun doute, des soldats d'Annibal, puisqu'on les avaient trouvées à l'endroit même où les Carthaginois campaient dans les Apennins : de plus, une pièce samnite frappée

après la guerre des alliés, et une monnaie de Philistis, reine qui n'exista jamais ; mais il estimait, par-dessus tout, une médaille qui ne pourrait être dignement décrite que par un adepte initié à ces mystères ; elle représentait d'un côté une croix, et de l'autre un Pégase : et d'après un beau raisonnement d'antiquaire, le petit homme la regardait comme un monument historique, propre à jeter du jour sur les progrès du christianisme.

Il portait sur lui toutes ces précieuses médailles dans une bourse de cuir cachée au fond de la poche de ses petites culottes noires.

La dernière lubie qu'il s'était mise en tête, c'était de faire des recherches sur les anciennes villes des Pélasgiens, que l'on dit exister encore de nos jours dans les Abruzzes, mais dont l'histoire est enveloppée d'une singulière obscurité ¹.

1. Une des spéculations favorites des antiquaires, c'est la recherche des traces que les villes Pélasgiennes peuvent avoir laissées dans les Apennins. Souvent l'avidité du regard des voyageurs versés dans l'histoire ancienne dévore les trésors cachés dans le sein de cette terre enchantée que couronnent les montagnes boisées des Abruzzes. Ces beaux lieux, rendus inaccessibles par une population sauvage et par d'affreux bandits, continuent d'être pour les savants une région fabuleuse. De loin à loin, un amateur opulent, que sa fortune ou sa position sociale assurent d'une escorte, réussit à pénétrer jusqu'à certaine distance dans les montagnes ; ou un artiste, un étudiant, qui a le privilège de s'y égarer sans danger, sous la protection de son obscure indigence, en rapporte quelque notion, dont la vague incertitude ne sert qu'à donner un nouvel aliment aux conjectures des érudits.

Ceux qui soutiennent l'existence des villes Pélasgiennes affirment que la création des divers royaumes du Péloponèse éloigna par degrés les Pélasges qui occupaient ce pays ; mais que leur grande émigration date de l'époque où Acropolis fut entourée de murs, et qu'alors ils vinrent s'établir en Italie. En dépit de toutes les données historiques, ce système attribue aux Pélasges l'introduction des beaux arts dans cette contrée. Il paraît évident, toutefois, que des barbares, mis en fuite par les premières lueurs de la civilisation naissante, n'ont pu guère apporter avec eux de connaissances nouvelles, et qu'ils n'ont pu rien laisser qui dût survivre à tant de siècles. Il est plus vraisemblable que les villes, improprement nommées Pélasgiennes, datent du même temps que beaucoup d'autres qui ont été découvertes, telles que la romantique cité d'Aricie, construite par Hippolyte avant le siège de Troie, le poétique Tibur, Aescolate et Proènes, bâties par Télégone après la dispersion des Grecs. On a facilement retrouvé celles-ci, qui étaient dans le voisinage d'endroits habités et cultivés. Il en est d'autres dont les ruines ont servi d'asile à des colons grecs, moins anciens et plus civilisés, et qu'on a reconnus par leurs monuments ou au moyen des médailles. Mais qu'il y en ait encore à explorer ; qu'il reste de ces villes enterrées au fond des Abruzzes, c'est là une idée chimérique et flatteuse que nous devons laisser à l'imagination des antiquaires. Il serait trop étrange qu'un sol classique, parfaitement vierge, un trésor de science, fût demeuré caché jusqu'aujourd'hui dans le centre de cette Italie si complètement déflorée. (*Note de M.*

Il avait fait à ce sujet un grand nombre de découvertes, et il avait recueilli une quantité considérable de notes et de remarques rassemblées dans un gros volume qu'il portait toujours sur lui, soit qu'il eût l'intention de les consulter souvent, soit qu'il craignît que ces précieux documents ne tombassent entre les mains de ses confrères les antiquaires. En conséquence, une grande poche dans la basque de son habit recelait cet inestimable manuscrit qui lui battait les mollets à chaque pas qu'il faisait.

C'est ainsi que pesamment chargé des dépouilles de l'antiquité, le bon petit homme, pendant son séjour à Terracine, gravit une fois les rochers escarpés qui dominent la ville, pour voir de près le château de Théodoric.

Vers le coucher du soleil, il fouillait encore dans les ruines, enfoncé dans ses réflexions, l'esprit occupé sans doute des Goths et des Romains, lorsqu'il entendit marcher derrière lui.

Il se retourna, et vit cinq ou six jeunes gaillards, d'un aspect grossier et insolent, vêtus d'une façon particulière, moitié paysans, moitié chasseurs, et la carabine à la main. Leur extérieur et leur équipement ne lui laissa aucun doute sur le genre de compagnie dans lequel il était tombé.

Le docteur, petit homme faible, de pauvre apparence, avait une bourse plus pauvre encore. On ne pouvait lui voler que très peu d'espèces d'or et d'argent ; mais il avait ses antiques médailles, si curieuses, dans les poches de ses culottes. Il avait en outre quelques autres objets précieux, comme une vieille montre en argent, aussi grosse qu'un navet, avec des chiffres assez grands pour un cadran d'horloge, et un assortiment de cachets attaché à une chaîne d'acier, qui lui tombait presque sur les genoux. Tous ces objets, reliques de sa famille, étaient d'un grand prix à ses yeux. Il avait encore au doigt une bague en pierre gravée, véritable sceau antique, qui lui couvrait la moitié des phalanges. C'était une Vénus, que le vieillard adorait avec la ferveur d'un jeune voluptueux : mais ce qu'il estimait le plus, c'était sa précieuse collection de renseignements sur les villes Pélasgiennes. Il eût donné volontiers tout l'argent qu'il avait dans les poches pour voir son livre en sûreté au fond de sa malle à Terracine.

Cependant il prit un air intrépide, aussi intrépide du moins qu'il lui était possible ; car, après tout, il se sentait un petit homme bien chétif. Il

Washington-Irving.)

salua donc les chasseurs d'un buon giorno. Ils lui rendirent son salut, en lui donnant sur l'épaule, d'un air amical, un coup qui fit tressaillir son cœur et sa poitrine.

Ils entamèrent la conversation, et marchèrent avec lui quelque temps sur les hauteurs ; le docteur les souhaitait mille fois au fond du cratère du Vésuve. Enfin ils arrivèrent à un petit cabaret sur la montagne, et ils proposèrent d'y entrer, pour boire un verre de vin : le docteur y consentit, quoiqu'il en eût envie comme de boire de la ciguë.

Un des personnages de la bande fit sentinelle à la porte, les autres se précipitèrent dans la maison ; ils mirent leurs fusils dans un coin de la chambre, et chacun tira de son ceinturon un pistolet ou un stylet, qui fut posé sur la table. Ensuite ils approchèrent quelques bancs, et ayant demandé du vin, à grands cris, tous commencèrent à boire à la santé du docteur comme s'il eût été un bon et ancien ami ; le pauvre diable se trouva forcé de s'asseoir et de prendre part à leur gaieté.

Il s'y soumit avec une grimace de contrainte, et en tremblant de peur : assis péniblement sur le bord de sa chaise, il jetait un œil craintif sur les canons noircis des pistolets, sur les stylets nus et reluisants et il sentait son cœur se serrer à chaque gorgée qu'il avalait ; ses nouveaux camarades cependant fêtaient bien la bouteille, et le pressaient beaucoup de boire. Ils chantaient, ils riaient, ils racontaient d'excellentes histoires de leurs brigandages et de leurs combats, qu'ils entremêlaient de plaisanteries grossières ; et le petit docteur était obligé de rire de leurs facéties de coupe-jarrets, quoique son cœur défaillant se fût retiré jusqu'au fond de sa poitrine.

D'après leur dire, ils étaient des jeunes gens des villages voisins ; et par une bizarre fantaisie de jeunesse ils avaient pris depuis peu cette manière de vivre. Ils parlaient de leurs exploits d'assassins, comme le chasseur parle de ses amusements ; tuer à coups de fusil un voyageur, cela paraissait aussi simple que d'abattre un lièvre. Ils vantaient avec enthousiasme l'heureuse vie vagabonde qu'ils menaient, libres comme les oiseaux, parcourant les forêts, grim pant sur les rochers, pillant les vallées ; le monde leur appartenait, partout où ils pouvaient s'en emparer : toujours des bourses bien garnies, des compagnons joyeux, de jolies femmes. Le petit antiquaire se trouvait tout étourdi par leurs discours et par leur

vin ; car ils ne lui avaient pas épargné les rasades. Il oublia presque ses frayeurs, sa bague en pierre antique et sa montre de famille ; même le traité sur les villes Pélasgiennes, devenu tout chaud dans cette position sédentaire, fut un instant effacé de la mémoire du docteur, par le brillant tableau qu'on lui présentait. Il déclare aujourd'hui qu'il ne s'étonne plus de ce que cette manie de brigandage se soit généralement établie dans les montagnes ; car il sentait alors que s'il eût été jeune et robuste, et qu'il n'eût pas eu en perspective le danger d'aller aux galères, il se serait trouvé presque tenté de devenir lui-même bandit.

Enfin l'heure de se séparer arriva. Le docteur fut soudain rappelé à la raison et à ses terreurs, en voyant les brigands reprendre leurs armes. Il trembla de nouveau pour ses trésors, et surtout pour son précieux manuscrit. Il tâcha, cependant, de paraître froid et tranquille ; il tira de sa profonde poche une longue et plate bourse de cuir, attaquée de la consommation au dernier degré, et au fond de laquelle il fit sonner d'une main tremblante quelques pièces de monnaie.

Le chef de la bande observa ce mouvement, et mettant la main sur l'épaule de l'antiquaire : Ah çà, signor dottore ! dit-il, nous avons bu ensemble en amis et en camarades ; séparons-nous de même : nous vous connaissons ; nous savons qui vous êtes et ce que vous êtes : car nous savons ce qu'est chaque personne qui couche à Terracine ou qui met le pied sur la route ; vous êtes fort riche, mais vous portez toute votre fortune dans votre tête ; nous ne pouvons l'y aller prendre, et quand nous le pourrions, nous ne saurions qu'en faire. Je vois que vous craignez pour votre bague ; mais soyez tranquille, elle ne vaut pas la peine qu'on la prenne ; vous la croyez une antique, ce n'est qu'une contrefaçon, une véritable attrape.

Ici la colère de l'antiquaire s'alluma ; le docteur s'oublia dans son zèle pour la réputation de sa bague. Ciel et terre ! Sa Vénus ! Si les voleurs avaient élevé quelque doute sur sa chère et chaste moitié, il n'aurait pas montré plus d'indignation ; il prit donc avec feu la défense de sa pierre gravée.

« Bah ! bah ! continua le brigand, nous n'avons pas le temps de discuter cela ; tenez vos breloques pour aussi précieuses que vous voudrez. Allons, vous êtes un brave petit vieux signor... encore un verre de vin... et

nous paierons l'écot. Pas de cérémonies... vous ne paierez pas un denier... vous êtes notre hôte... je le veux. Allons, retournez maintenant bien vite à Terracine ; il est déjà tard, *Buono viaggio* ! Ah ! Écoutez ! Ayez soin de ne pas vous égarer dans ces montagnes ; vous ne tomberiez pas toujours en si bonnes mains.

Ils prirent leurs fusils sur l'épaule, et ils gravirent gaiement les rochers. Le petit docteur retourna vers Terracine en clopinant, enchanté que les voleurs lui eussent laissé sa montre, ses médailles et son manuscrit, mais toujours indigné qu'ils eussent déclaré sa *Vénus* postiche.

L'improvisateur avait montré plusieurs fois de l'impatience pendant ce récit. Il voyait que l'on était sur le point de lui arracher son sujet ; pour un beau parleur, c'est toujours un grand chagrin, mais pour un improvisateur c'est une véritable calamité ; et ce qui mettait le comble à la vexation, c'était de se voir enlever son thème par un Napolitain ; car les habitants des divers états de l'Italie se portent réciproquement une implacable jalousie en toutes choses, grandes ou petites. Il profita de la première pause que fit le Napolitain pour reprendre le fil de son discours.

Comme je l'ai déjà fait observer, dit-il, les bandits ont des relations si étendues, ils sont si bien ligués entre eux, ils se sont tellement insinués dans toutes les classes de la société !...

— À propos de cela, dit le Napolitain, j'ai entendu rapporter que votre gouvernement a eu quelque intelligence avec ces gens, ou du moins qu'il a fermé les yeux sur leurs crimes.

— Mon gouvernement ! s'écria le Romain impatienté.

— « Et oui, l'on dit que le cardinal Gonsalvi... »

— « Chut ! interrompit le Romain, en levant un doigt, et parcourant de ses grands yeux toute la chambre.

— « Ah ! bah ! je répète seulement le bruit qui courait partout à Rome, répliqua brusquement le Napolitain ; on disait ouvertement que le cardinal s'était rendu sur les montagnes et qu'il avait eu des entrevues avec quelques-uns des chefs ; et l'on ajoutait que tandis que bien d'honnêtes gens restaient à piétiner dans l'antichambre du cardinal, où ils attendaient une audience, un de ces coquins à figure de bandit se frayait un chemin à travers la foule, et sans aucune cérémonie pénétrait auprès de son éminence. »

« Je sais, répliqua l'improvisateur, que ces bruits ont couru, et il n'est pas impossible que le gouvernement se soit servi de ces hommes en quelque circonstance particulière, comme, par exemple, lors de votre dernière conspiration avortée, quand vos carbonari intriguaient si activement dans tout le pays. L'utilité dont pouvaient être les informations de pareils hommes, familiers non seulement avec les réduits et les endroits secrets des montagnes, mais aussi avec les sombres et dangereux repaires de la société ; de ces hommes qui connaissaient chaque personnage suspect, et ses mouvements et ses retraites cachées, qui connaissaient, en un mot, tout ce qui au monde machinait quelque complot ; l'utilité de ces gens-là, comme instruments entre les mains du gouvernement, était trop évidente pour qu'on les négligeât ; et le cardinal Gonsalvi, en habile homme d'état, les a peut-être employés. D'ailleurs, il savait qu'au milieu de leurs atrocités, les brigands professent toujours le plus profond respect pour l'église et un grand attachement à leur religion. »

— « Religion ! religion ! répéta l'Anglais.

— « Oui, leur religion, reprit le Romain. Chacun d'eux a son patron parmi les Saints. Ils se signent et disent leurs prières, chaque fois qu'au milieu de leurs repaires des montagnes ils entendent sonner les Matines ou l'Ave Maria dans la vallée, et souvent ils sortent de leurs retraites et s'exposent à de grands dangers pour visiter quelque châtre précieuse. Je me rappelle un trait de ce genre.

« J'étais un soir dans le village de Frascati, situé sur le sommet enchanté d'une colline de la Campanie, précisément au bas d'une montagne des Abruzzes. Les habitants, selon la coutume de nos villes et de nos villages, dans les belles soirées, s'amusaient à respirer l'air frais, et à causer en groupes sur la place publique. Tandis que je m'entretenais avec quelques amis, je remarquai un grand gaillard enveloppé dans un ample manteau, qui traversait la place, mais qui tâchait de se glisser dans l'ombre, comme s'il eût craint d'être aperçu. Le peuple s'écartait pour lui laisser le passage. On me dit tout bas que c'était un brigand fameux. »

— « Et pourquoi ne pas le saisir à l'instant ? dit l'Anglais.

— « Parce que ce n'était l'affaire de personne ; parce que personne n'était curieux de s'attirer la vengeance de la bande ; parce que, dans le voisinage, il n'y avait pas assez de gendarmes pour garantir les habitants

contre le nombre d'insurgés que ce bandit avait peut-être à sa disposition ; parce qu'il était possible que les gendarmes n'eussent pas reçu des instructions particulières à son égard, et parce qu'ils n'auraient peut-être pas été disposés à s'engager dans une affaire hasardeuse, sans un ordre spécial. En un mot, je pourrais vous donner mille raisons qui découlent de la situation de notre gouvernement et de nos mœurs, et dont peut-être pas une ne vous semblerait satisfaisante. »

L'Anglais leva les épaules, d'un air de mépris.

« On m'a conté, ajouta le Romain, avec vivacité, que, même dans votre capitale de Londres, des voleurs signalés, bien connus de la police comme tels, parcourent les rues en plein midi pour chercher leur proie, et qu'on les laisse fort tranquilles, à moins qu'ils ne soient pris en flagrant délit. »

L'Anglais leva de nouveau les épaules, mais avec une expression différente.

— « Eh ! bien, monsieur, je fixai mes regards sur ce loup audacieux qui rôdait ainsi autour de la bergerie, et je le vis entrer dans une église. Je voulus être témoin de sa dévotion. Vous connaissez la magnificence de nos vastes églises. Celle où il entra était immense, et les ombres du soir la rendaient obscure. À l'extrémité de ses longues ailes, deux cierges jetaient une faible lumière sur le maître-autel. Dans une chapelle latérale, un cierge ex-voto brûlait devant l'image d'un saint ; le brigand se prosterna devant cette même image. Son manteau à demi tombé de ses épaules, tandis qu'il s'agenouillait, découvrait un corps d'une force d'Hercule ; un stylet et des pistolets brillaient à sa ceinture, et la lumière qui tombait sur sa physionomie faisait voir des traits qui, sans être dépourvus de beauté, avaient une forte expression de rudesse et de férocité.

Tandis qu'il priait, il fut saisi d'une vive agitation ; ses lèvres tremblaient ; des soupirs, des murmures, presque des gémissements s'exhalaient de son sein : il se frappait la poitrine avec violence ; il joignait les mains et les tordait convulsivement en les élevant vers l'image. Jamais je n'avais vu de plus terrible tableau du remords. Je craignis d'être remarqué tandis que je l'observais, et je me retirai. Peu d'instant après, je le vis sortir de l'Église, enveloppé de son manteau. Il traversa de nouveau la place et retourna sans doute à ses montagnes, la conscience libre et prêt à la charger du poids de nouveaux crimes. »

Ici le Napolitain allait s'emparer de la conversation, et il avait déjà pré-ludé par la phrase fatale, ceci me rappelle une anecdote ; mais l'improvisateur, trop adroit pour se laisser supplanter une seconde fois, poursuivit en feignant de ne pas avoir entendu l'interruption.

« Parmi les circonstances qui exposent les voyageurs à de plus grands dangers de la part des brigands, il faut mettre les intelligences que ceux-ci entretiennent quelquefois avec les aubergistes. Plus d'une auberge, isolée dans les portions désertes du territoire romain, et surtout dans les montagnes, est un lieu de trahison et de perfidie. Ce sont des endroits où les bandits recueillent des informations, et où le voyageur imprudent, loin de tout secours et sans qu'on puisse entendre ses cris, est livré aux poignards nocturnes. Les vols commis dans ces auberges sont souvent accompagnés de meurtres atroces ; car ce n'est qu'en exterminant leurs victimes que les assassins peuvent s'assurer de ne pas être découverts. Je me souviens d'une aventure, ajouta-t-il, qui est arrivée dans une de ces auberges solitaires des montagnes ; elle ne sera peut-être pas sans intérêt pour vous, puisque nous en sommes sur les histoires de voleurs. »

S'étant assuré de l'attention de ses auditeurs en piquant leur curiosité, il s'arrêta un moment ; il roula ses grands yeux comme les improvisateurs ont coutume de faire lorsqu'ils veulent se rappeler un impromptu ; ensuite, avec un effet très dramatique, il raconta l'histoire suivante, qui sans doute avait été préparée et retouchée de longue main.



CHAPITRE VI

Les voyageurs en retard

L ÉTAIT DÉJÀ fort tard, quand un carrosse, traîné par des mules, gravissait lentement un des passages des Apennins. On se trouvait dans un des défilés les plus sauvages, où se découvrait seulement de loin à loin un hameau perché sur le sommet de quelque rocher : quelque fois les tours blanchâtres d'un couvent sortaient du milieu de l'épais feuillage des montagnes. La voiture était lourde et d'antique structure. Ses ornements ternis révélaient une splendeur passée ; mais le craquement de ses ressorts et de ses essieux accusait une décadence présente. Dans ce carrosse était assis un grand vieillard efflanqué ; il portait une espèce d'habit militaire de voyage, quoique les cheveux gris qui s'échappaient de dessous son bonnet garni de fourrures fissent voir que ses jours de combats étaient passés. À côté de lui était une jeune fille de dix-huit ans, belle et pâle, vêtue d'une espèce de costume septentrional ou polonais. Un domestique occupait le devant, vieux gaillard à mine rébarbative, avec une balafre au visage ; une paire de moustaches couleur d'orange se

hérissait sous son nez : il avait tout à fait l'air d'un vieux soldat.

C'était l'équipage d'un noble Polonais, rejeton d'une de ces familles de princes qui avaient étalé un luxe presque oriental mais abattues aujourd'hui, et ruinées par les désastres de la Pologne. Le Comte, ainsi que bien d'autres âmes généreuses, avait été convaincu du crime de patriotisme ; et il était en quelque sorte exilé de son pays. Il avait habité quelque temps les principales villes de l'Italie, pour suivre l'éducation de sa fille, sur laquelle se concentraient maintenant tous ses soins, tout son bonheur. Il l'avait introduite dans la société, où sa beauté et ses charmes lui avaient fait bien des adorateurs ; et si elle n'avait pas été la fille d'un pauvre gentilhomme Polonais ruiné, il est plus que probable qu'on se serait disputé sa main. Tout à coup sa santé devint faible et languissante ; sa gaieté disparut avec les roses de son teint ; elle tomba dans un taciturne abattement. Le Comte vit ce dépérissement avec la sollicitude d'un père. « Essayons un changement d'air et d'habitudes », dit-il ; et, peu de jours après, l'antique carrosse de famille roula dans les Apennins.

Leur suite se composait uniquement du vétérinaire Gaspard, né dans la famille et blanchi à son service. Il avait toujours suivi la fortune de son maître ; il avait combattu à ses côtés, et l'avait couvert de son corps dans la mêlée. C'était en le défendant qu'il avait reçu le coup de sabre qui rendait son visage si effrayant. Il était maintenant son valet de chambre, son intendant, son sommelier, son factotum. Le seul être qui partageât ses affections avec son maître, était sa jeune maîtresse. Il l'avait vu croître, il avait guidé ses pas lorsqu'elle était enfant, et aujourd'hui il la regardait avec la tendresse d'un père. Il usait même du droit paternel, de donner hardiment son avis sur tout ce qu'il croyait être utile. Gaspard éprouvait l'orgueil d'un père, en la voyant attirer les regards et l'admiration.

Déjà la soirée s'avancait. Ils avaient mis quelque temps à passer les gorges étroites des montagnes, le long d'un rapide torrent. Le site était solitaire et sauvage. Souvent les rochers se penchaient sur la route, et de leur sommet les troupeaux de chèvres blanches qui broutaient l'herbe regardaient les voyageurs. Ils avaient encore de deux à trois lieues à faire avant d'arriver à un village ; cependant le muletier Piétro, vieil ivrogne qui, à la dernière halte, s'était rafraîchi d'une quantité de vin plus que suffisante, continuait de chanter ou de parler à ses mules qui avaient pris

l'allure des limaçons, malgré les fréquentes instances du Comte, et les jurements de Gaspard.

Les nuages commençaient à s'amonceler en masses noires sur les montagnes, et en dérobaient le sommet à la vue. L'air était froid et humide. La sollicitude du Comte pour la santé de sa fille l'emporta sur sa patience ordinaire : il se pencha hors de la voiture, et appela le vieux Piétro d'un ton irrité. « Allez donc ! dit-il : il sera minuit avant que nous arrivions à notre auberge. »

« La voilà, signor », répondit le muletier.

— « Où ? demanda le Comte. »

— « Là, reprit Piétro, en montrant, à un quart de lieue de distance, un bâtiment isolé et délabré. »

— « En cet endroit ? Mais cela ressemble plus à une ruine qu'à une auberge. Je pensais que nous aurions passé la nuit dans un bon village. »

Ici Piétro défila son chapelet d'interjections et d'exclamations lamentables, telles qu'en a toujours sur le bout de la langue tout muletier en retard. Quelles routes et quelles montagnes ! Et puis ses pauvres bêtes n'en pouvaient plus ; elles étaient harassées, épuisées ; elles seraient estropiées : jamais elles n'arriveraient au premier village. Que pouvait d'ailleurs désirer de mieux son Excellence ? Un vrai château... Un palais... et de si braves gens ! Quelle cuisine !... quels lits !... Son Excellence serait traitée là magnifiquement, et elle y dormirait comme un prince ! »

Le Comte fut très facile à persuader, car il souhaitait vivement de préserver sa fille de l'air de la nuit : ainsi, en peu d'instantes le vieux carrosse, en faisant retentir l'écho, roula sous la grande porte de l'auberge.

L'édifice répondait en partie à la description du muletier ; il était assez vaste pour un château ou un palais ; il était bâti dans un genre solide, mais simple et presque sauvage, avec un grand nombre d'immenses appartements. Autrefois un prince italien y avait eu sa maison de chasse. Le corps de logis et ses dépendances auraient suffi pour caserner une petite armée. Ce lugubre séjour semblait habité par une famille misérable. Les figures qui se présentèrent à l'arrivée des voyageurs étaient malpropres, et d'une expression sinistre. Tous connaissaient pourtant le vieux Piétro, et ils lui souhaitèrent la bienvenue, parlant et chantant, ou plutôt criant tous ensemble, comme il entra dans la porte cochère.

La maîtresse de l'hôtellerie elle-même se chargea de montrer au Comte et à sa fille leurs appartements. Elle les conduisit par un corridor long et obscur, et à travers d'une suite de chambres donnant l'une dans l'autre, avec des plafonds élevés que soutenaient de longues poutres. Tout avait, cependant, un aspect sale et négligé. Les murs étaient humides et dépouillés ; seulement on voyait quelques grands tableaux d'une assez forte dimension pour orner une chapelle, mais qui étaient devenus tout noirs et dont les traits avaient disparu.

Les voyageurs choisirent deux chambres à coucher qui se communiquaient. La plus reculée fut destinée à la jeune personne. Les bois de lit étaient massifs et grossièrement travaillés ; en examinant les lits tant vantés par le vieux Piéto, on les trouva garnis de fils de chanvre noués en grosses masses. Le Comte leva les épaules ; mais il n'y avait plus à délibérer.

Le froid des appartements pénétra nos voyageurs jusqu'aux os : ils se hâtèrent de retourner à la chambre commune, espèce de vestibule, où l'on faisait du feu dans unâtre énorme, nommé assez improprement cheminée ; on venait d'y jeter une masse de bois vert, qui donnait de fortes bouffées de fumée. La salle répondait au reste de la maison ; elle était pavée et fort sale ; au milieu se trouvait une grande table de chêne, que son poids et son volume rendaient inébranlable.

La seule chose qui ne s'accordât point avec cet air général de misère, était la mise de l'hôtesse. Quoiqu'assez malpropre par elle-même, cette femme avait des ajustements riches et précieux, tout sales et négligés qu'ils parussent. Elle portait plusieurs bagues de grande valeur et des boucles d'oreilles en diamant ; on voyait autour de son cou un collier de grosses perles où était attachée une croix en pierreries. Elle conservait des restes de beauté ; il y avait néanmoins dans l'expression de sa physionomie quelque chose qui inspirait à la jeune dame une singulière aversion. Elle était officieuse et empressée, pleine d'attentions ; mais, avec tout cela, le Comte et sa fille se sentirent comme soulagés quand elle les eut confiés aux soins d'une servante à l'air sombre et hargneux, pour aller elle-même surveiller le souper.

Gaspard était furieux contre le muletier qui, par négligence, ou peut-être à dessein, avait conduit son maître et sa maîtresse dans un pareil lo-

gement, et il jurait par ses moustaches qu'il se vengerait du vieux coquin, dès qu'ils seraient en sûreté hors de ces montagnes. Il se mit à quereller sans cesse la maussade servante ; ce qui ne fit que rendre plus sinistre encore l'expression des regards qu'elle jetait sur les voyageurs, de dessous ses sourcils noirs et épais.

Quant au Comte, c'était un voyageur patient et facile à contenter. Peut-être que des infortunes réelles avaient adouci son caractère et lui avaient appris à supporter une infinité de petites contrariétés qui désolent tant les gens heureux. Il avança près du feu un lourd fauteuil brisé, pour sa fille, en prit un autre pour lui-même, et s'armant d'une paire d'énormes pincettes, il tâcha d'arranger le bois de manière à produire de la flamme. Ses efforts ne produisirent, cependant, que des bouffées de fumée plus épaisse encore, qui poussèrent presque à bout la patience du bon vieillard : il se recula ; il jeta un coup d'œil sur sa fille souffrante, et en levant les épaules, il se remit de nouveau à exciter le feu.

De toutes les misères d'une mauvaise auberge, il n'en est pas de plus grande que la maussaderie des domestiques. Le digne Comte aime mieux, pendant quelque temps, souffrir la fumée, sans se plaindre, que de s'adresser à cette servante si rechignée. Enfin, il fut forcé de lui demander du bois plus sec. La femme sortit en grommelant. Comme elle rentrait avec précipitation dans la chambre, chargée d'une brassée de fagots, son pied glissa ; elle tomba : ayant heurté sa tête à l'angle d'une chaise, elle se blessa grièvement à la tempe ; le coup l'étourdit, et le sang jaillit en abondance. Quand elle reprit connaissance, elle trouva la fille du Comte occupée à soigner sa blessure et à la bander de son propre mouchoir. C'était un service que toute femme d'une sensibilité ordinaire se serait empressée de lui rendre ; mais il y avait peut-être dans les traits de cette charmante personne penchée sur elle, ou dans le son de sa voix quelque chose qui toucha le cœur d'une femme peu habituée à recevoir du secours de pareilles mains. Il est certain qu'elle en fut vivement touchée. Elle saisit la main délicate de la jeune Polonaise, et la pressant avec ferveur sur ses lèvres,

« Que Saint-François veille sur vous, signora ! s'écria-t-elle.

L'arrivée de nouveaux voyageurs rompit le silence de l'auberge. C'était une princesse espagnole avec une suite nombreuse. La confusion

régnaient dans la cour ; la maison était en désordre. La maîtresse de l'auberge s'empressa d'aller recevoir des hôtes si distingués ; et le pauvre Comte et sa fille et leur souper furent oubliés. Le vétérinaire Gaspard murmura des jurements polonais en assez grande quantité pour déchirer une oreille italienne, mais il lui fut impossible de faire entendre à quel point son vieux maître et sa jeune maîtresse méritaient la préférence sur toute la noblesse d'Espagne.

Le bruit de l'arrivée avait attiré la fille du Comte à la croisée, au moment où les nouveaux venus allaient mettre pied à terre. Un jeune homme s'élança de la voiture, et donna la main à la princesse. C'était une petite vieille ridée, à figure de parchemin, aux yeux noirs et étincelants ; elle était vêtue avec élégance et richesse ; elle marchait appuyée sur une canne à pomme d'or, aussi haute que la dame elle-même : le jeune homme était grand et bien fait. En le voyant, la jeune Polonaise recula, quoique la profondeur de la croisée la dérobat à tous les yeux. Elle poussa un profond soupir, en refermant la fenêtre. Je ne dirai pas au juste ce que signifiait ce soupir ; peut-être naissait-il du contraste entre le brillant équipage de la princesse, et la vieille voiture décrépite de son père qui se trouvait près de là. Quelle qu'en fût la raison, la jeune Polonaise ferma la croisée en soupirant. Elle reprit sa place ; un léger frisson agita son corps délicat ; elle appuya son coude sur le bras du fauteuil, reposa son visage pâle sur la paume de la main, et regarda tristement le feu.

Le Comte la trouva plus pâle qu'à l'ordinaire.

« Quelque chose t'incommode, mon enfant ? dit-il. »

« Non, rien, mon père ! » répondit-elle en lui donnant la main, et en le regardant avec un doux sourire ; mais, tandis qu'elle parlait ainsi, une larme perfide roula tout à coup dans ses yeux et elle détourna la tête.

— « L'air de la croisée t'a refroidie ? ajouta le Comte tendrement : une bonne nuit te remettra. »

On apporta enfin le couvert, et on allait servir le souper, lorsque l'hôtesse, avec la politesse respectueuse qui lui était propre, vint s'excuser de la liberté qu'elle prenait d'introduire les nouveaux arrivés ; mais la nuit était froide, et il n'y avait dans toute l'auberge que cette chambre où il y eût du feu. À peine avait-elle fini son discours, que la Princesse entra, s'appuyant sur le bras de l'élégant cavalier. Le Comte la reconnut sur-le-

champ comme une dame qu'il avait souvent rencontrée dans la société, tant à Rome qu'à Naples, et qui l'avait de plus toujours invité à ses assemblées. Le cavalier était son neveu et son héritier : ses qualités distinguées et son brillant avenir l'avaient fait remarquer dans les cercles à la mode ; le Comte et sa fille s'étaient trouvés en même temps que lui à la campagne d'un grand seigneur près de Naples. Le bruit courait que depuis peu il était fiancé avec une riche héritière espagnole.

La rencontre fut agréable au Comte et à la Princesse ; le Polonais était un seigneur de la vieille école, courtois à l'excès : la dame, dans sa jeunesse avait été une beauté du premier ordre, et, pendant toute sa vie, elle était restée femme du grand ton ; elle aimait encore à fixer l'attention.

Le jeune homme s'approcha de la fille du Comte, et entama une espèce de compliment, mais d'une manière si embarrassée, que son compliment finit par un murmure inintelligible ; tandis que la jeune personne s'inclina sans lever les yeux, remua les lèvres sans prononcer un mot, et retomba sur sa chaise, où elle resta les regards fixés sur le feu et les traits agités par mille expressions variées qui se succédaient rapidement.

Ce singulier abord des jeunes gens ne fut aperçu ni par le Comte, ni par la Princesse, occupés au même instant de leurs salutations pleines de courtoisie. Il fut convenu que l'on souperait ensemble ; et comme la Princesse emmenait en voyage son cuisinier, un souper passablement bon se trouva bientôt servi. On y avait joint des vins de choix, des liqueurs et des confitures exquises, le tout tiré d'une des voitures de la Princesse ; car elle avait d'ancienne date un goût raffiné pour les bonnes choses de ce monde. C'était une petite vieille très vive, un composé de femme dissipée et de femme dévote. Elle se rendait en ce moment à Lorette pour expier une longue vie de peccadilles, par une riche offrande à la sainte châsse. À la vérité elle mettait du luxe dans sa pénitence, et formait un contraste avec les anciens pèlerins, qui n'avaient que le bourdon, la besace et les coquilles ; mais il ne serait plus raisonnable d'exiger une si grande abnégation de soi-même chez les gens à la mode, et il n'y avait aucun doute à élever sur l'efficacité des riches crucifix, des vases d'or, et des ornements de pierreries qu'elle portait au trésor de la bienheureuse vierge.

La Princesse et le Comte parlèrent beaucoup, pendant le souper, des scènes de la société auxquelles ils avaient assisté, et ils ne remarquèrent

point qu'eux seuls prenaient part à la conversation ; les jeunes gens étaient silencieux et contraints. La jeune Polonaise ne mangeait rien, malgré les instances polies de la Princesse, qui ne cessait de l'engager à goûter quelques unes de ses friandises. Le comte secoua la tête.

« Elle n'est pas bien ce soir, dit-il, j'ai cru qu'elle s'évanouirait au moment même où elle regardait par la fenêtre l'arrivée de vos équipages. »

Une teinte cramoisie se répandit sur le visage de la jeune fille, et lui monta jusqu'aux tempes ; mais elle se pencha sur son assiette, et les tresses de ses cheveux couvrirent ses traits.

Après le souper, ils tirèrent leurs fauteuils auprès de la cheminée. Il n'y avait plus ni flamme ni fumée, et un monceau de charbons embrasés répandait une agréable chaleur. Une guitare, tirée de la voiture du Comte, était appuyée contre le mur ; la Princesse l'aperçut : « Ne pourrions nous pas avoir un peu de musique avant de nous retirer ? » demanda-t-elle.

Le Comte était fier des talents de sa fille, et il appuya la demande. Le jeune homme fit un effort de politesse, et prenant la guitare, il la présenta d'un air embarrassé à la belle musicienne. Elle eût voulu refuser, mais sa confusion l'en empêcha ; elle était si émue, si agitée, qu'elle n'osa faire entendre sa voix pour balbutier une excuse. Elle parcourait l'instrument d'une main tremblante, et après quelques préludes, elle s'accompagna plusieurs airs polonais. Les yeux de son père brillaient de plaisir en la regardant. Le vieux Gaspard lui-même cherchait à ne pas quitter la chambre, en partie par amour pour la musique de son pays, mais en partie surtout par l'orgueil que lui inspirait la musicienne. En effet, la douceur de sa voix mélodieuse et la délicatesse de son jeu eussent charmé des oreilles plus sévères. La Princesse suivait la musique par des mouvements de tête et battait la mesure de la main, quoique toujours à contresens, tandis que son neveu était profondément plongé dans la contemplation d'un tableau tout noir, suspendu au mur opposé.

« À présent, dit le Comte en donnant un petit coup sur la joue de sa fille, encore une faveur ; faites entendre à la Princesse ce petit air espagnol que vous aimez tant. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien elle a fait de progrès dans votre langue, quoique cette méchante fille l'ait négligée depuis quelque temps. »

De vives couleurs animèrent les joues pâles de la jeune Polonaise ; elle

hésita, murmura quelques paroles, puis, avec un effort pour se remettre, elle frappa vivement la guitare et commença. C'était une romance espagnole, qui avait quelque chose de tendre et de mélancolique. Elle chanta la première stance avec beaucoup d'expression ; les doux accents de sa voix tremblante allaient au cœur ; mais bientôt elle n'eut plus la force d'articuler ; ses lèvres s'agitèrent, sa voix s'éteignit, et elle fondit en larmes.

Le Comte la pressa tendrement dans ses bras. « Tu n'es pas bien, mon enfant, dit-il, et je t'impose une tâche trop pénible. Va te reposer dans ta chambre, et que Dieu te bénisse ! » Elle salua la compagnie, sans lever les yeux, et se glissa hors de l'appartement.

Le Comte secoua la tête, quand la porte fut fermée. « Il se passe quelque chose en cette jeune fille, dit-il, que je ne puis deviner. Elle a perdu depuis peu la gaieté et la santé. Ce fut toujours une fleur bien délicate, et j'eus bien de la peine à l'élever. Pardonnez la faiblesse d'un père, continua-t-il, mais j'ai eu tant de malheurs dans ma famille ; cette pauvre enfant est tout ce qui me reste ; et je l'ai toujours vue si vive ! »

– « Peut-être y a-t-il de l'amour sous jeu ? » dit la petite vieille, secouant la tête d'un air malicieux.

– « Impossible, reprit naïvement l'excellent Comte ; elle ne m'en a jamais dit un mot. »

Combien peu le digne homme connaissait les soucis, les chagrins et les terribles peines de l'amour qui agitent un cœur virginal, et qu'une jeune fille timide ose à peine s'avouer à elle-même !

Le neveu de la Princesse se leva brusquement et se promena dans la salle.

Quand la jeune Polonaise fut seule dans sa chambre, ses sentiments, si longtemps comprimés, éclatèrent avec violence. Elle ouvrit la fenêtre pour que l'air rafraîchit ses tempes palpitantes. Peut-être un peu d'orgueil ou de dépit se mêlait à son émotion, quoique son caractère doux ne parût pas propre à nourrir des sentiments si amers.

« Il m'a vue pleurer ! s'écriait-elle, tandis qu'un léger tremblement agitait ses joues, et que sa poitrine se gonflait. – Mais, n'importe... n'importe ! »

En s'exprimant ainsi, elle posa ses beaux bras en dehors du châssis ; elle y cacha sa tête et laissa couler ses larmes. Elle resta livrée à sa rêverie

jusqu'à ce que le son de la voix de son père et de celle de Gaspard, dans la chambre voisine, lui apprit que l'on s'était séparé. La lumière qui brillait de fenêtre en fenêtre, montrait que l'on conduisait la Princesse à ses appartements, situés dans l'aile opposée : elle vit distinctement la figure du neveu, au moment où il passait devant une croisée.

Elle poussa un profond soupir, et elle se disposait à fermer le volet, quand son attention fut attirée par quelques paroles que prononçaient au bas de sa fenêtre deux personnes qui venaient de tourner un angle du bâtiment.

« Mais que fera-t-on de la pauvre jeune dame ? dit une voix qu'elle reconnut pour celle de la servante. »

— « Bah ! Il faut qu'elle subisse également son sort, fut la réponse du vieux Piéto. »

— « Mais ne pourrait-on pas l'épargner ? demanda l'autre, d'un ton suppliant ; elle a si bon cœur ! »

— « Quel caprice as-tu là ! répliqua brusquement Piéto : irions-nous gâter toute la besogne pour l'amour d'une sottie fille ? » En même-temps, ils s'éloignèrent trop de la croisée pour que la jeune Polonaise pût entendre la suite.

Cette conversation était bien faite pour exciter des alarmes ; y avait-il là quelque rapport avec elle-même ? Et, s'il en était ainsi, quel serait cet imminent danger auquel on avait tâché de la soustraire ? Elle fut plusieurs fois tentée de frapper à la porte de son père, pour lui communiquer ce qu'elle avait entendu ; mais elle pouvait s'être trompée, ou avoir mal compris. Cette conversation regardait peut-être une autre personne ; et, dans tous les cas, il y avait trop de vague pour qu'on en tirât quelque conclusion. Livrée à cette irrésolution, elle tressaillit à un coup donné sourdement contre la cloison, dans une partie écartée de son obscur appartement. En approchant la lumière, elle aperçut là une petite porte qu'elle n'avait pas encore remarquée. Elle était fermée en dedans. La jeune Polonaise avança, et demanda qui frappait ; à la réponse, elle reconnut la servante. Dès que la porte fut ouverte, elle vit devant elle cette femme, pâle et agitée. La servante entra doucement, posant un doigt sur les lèvres comme pour recommander le silence et la précaution.

« Fuyez ! dit-elle, quittez à l'instant cette maison, où vous êtes per-

due ! »

La jeune personne, tremblante de frayeur, lui demanda une explication.

« Je n'ai pas le temps, répliqua la servante ; je n'ose pas... on s'apercevait de mon absence, si je restais plus longtemps... mais fuyez à l'instant, où vous êtes perdue ! »

— « Et abandonner mon père !

— « Où est-il ?

— « Dans la chambre voisine ?

— « Appelez-le donc ; mais ne perdez pas de temps.

La jeune personne se hâta de frapper à la porte de son père. Il n'était pas encore couché ; elle s'élança près de lui, et lui communiqua l'effrayant avis qu'elle venait de recevoir. Le Comte rentra dans la chambre de sa fille, avec elle, suivi de Gaspard. Ses questions firent sortir bientôt la vérité des réponses embarrassées de la servante : l'auberge était entourée par les brigands ; ils seraient introduits après minuit quand les domestiques de la Princesse et les autres voyageurs, livrés au sommeil, leur abandonneraient une proie facile. »

— « Mais nous pouvons barricader l'auberge ; nous pouvons nous défendre, dit le Comte. »

— « Comment ! Puisque les gens de l'auberge sont d'accord avec les brigands ! »

— « De quelle manière donc nous échapper ? Ne pouvons-nous pas demander notre voiture, et partir ? »

— « Saint François ! Et pourquoi ? Pour donner l'alarme et montrer que le complot est découvert ? C'est réduire les brigands au désespoir, et les appeler sur le champ contre nous. Ils sont instruits du riche butin qui se trouve à l'auberge, et ils ne le laisseront pas échapper aisément. »

— « Mais comment nous y prendre pour partir ? »

— « Derrière l'auberge, dit la servante, il y a un cheval dont vient de descendre l'homme qui était allé rassembler une portion éloignée de la bande. »

— « Un cheval ? Et nous sommes trois ! » reprit le Comte.

— « Et la princesse espagnole ! s'écria sa fille avec inquiétude ; comment sera-t-elle préservée du danger ? »

— « Diavolo ! Que m'importe la Princesse ? reprit la servante en colère. C'est vous que je viens sauver, et vous me trahirez et nous serons tous perdus ! – Écoutez, continua-t-elle, on m'appelle... je serai découverte... encore un mot. Cette porte mène par un escalier dans la cour ; sous le hangar, au fond de cette cour, il y a une petite porte qui donne sur les champs. Vous y trouverez un cheval ; montez-le ; faites un détour à la faveur de la chaîne de rochers que vous verrez ; avancez doucement et avec précaution, jusqu'à ce que vous traversiez un ruisseau et que vous vous trouviez sur la route, à l'endroit où trois croix blanches sont clouées à un arbre ; mettez alors votre cheval au galop, et hâtez-vous d'arriver au village... mais rappelez-vous que ma vie est entre vos mains... ne dites rien de ce que vous avez pu voir ou entendre, quoi qu'il arrive, à cette auberge. »

La servante s'enfuit précipitamment : une courte et vive délibération s'éleva entre le Comte, sa fille et le vieux Gaspard. La jeune personne semblait avoir perdu toute crainte pour elle-même par l'inquiétude que lui donnait le sort de la Princesse. « Fuir dans un silence égoïste, et la laisser massacrer ! » À cette pensée elle frissonnait. Le Comte était trop galant homme pour ne pas se révolter aussi à cette idée ; il ne pouvait consentir à laisser là des voyageurs sans défense, à les abandonner sans les instruire du danger qui les menaçait.

« Mais que deviendra ma jeune maîtresse, dit Gaspard, si l'alarme se répand et que l'auberge soit envahie ? Que lui arrivera-t-il dans le désordre d'une mêlée ? »

À cette idée, les sentiments paternels se réveillèrent chez le Comte ; il jeta un regard sur son aimable et malheureuse fille, et frémit à l'idée de la voir tomber entre les mains des bandits.

Mais la jeune personne oubliait sa propre situation. « La Princesse ! La Princesse !... qu'elle sache du moins à quel péril elle est exposée ! » La pauvre enfant aurait voulu partager ce péril avec la vieille dame.

Enfin Gaspard émit une opinion dictée par le zèle d'un vieux serviteur dévoué... Il n'y avait pas de temps à perdre... L'essentiel était de mettre la jeune dame en sûreté. « Montez le cheval, dit-il au Comte ; prenez-la en croupe et fuyez ! Rendez-vous au village ; éveillez les habitants et envoyez du secours ; laissez-moi ici pour donner l'alarme à la Princesse et à ses

gens. Je suis un vieux soldat, et je pense que nous pourrons soutenir le siège jusqu'à ce que vous nous envoyiez du renfort. »

La jeune Polonaise voulut encore insister pour rester avec la Princesse...

« Pourquoi ? dit le vieux Gaspard brusquement : vous ne seriez utile en rien... vous ne feriez que nous embarrasser... nous serions obligés de nous occuper de vous, au lieu de nous occuper de nous-mêmes. »

Il n'y avait rien à répondre à ces objections ; le Comte saisit ses pistolets, et prenant le bras de sa fille, il s'avança vers l'escalier. La jeune personne s'arrêta ; elle fit un pas en arrière, et dit avec hésitation : « Il y a près de la Princesse un jeune cavalier... son neveu, il serait peut-être... »
« Je vous comprends, mademoiselle, répondit le vieux Gaspard en faisant un signe d'intelligence, on ne touchera pas un cheveu de sa tête, si je puis l'empêcher. »

La jeune fille rougit plus que jamais ; elle n'avait pas prévu que ce vieux domestique sans finesse la comprendrait si bien.

« Ce n'est pas ce que je veux dire », reprit-elle en balbutiant. Elle allait encore ajouter quelque chose, ou donner quelque explication ; mais les moments étaient précieux, et son père l'entraîna.

Ils se rendirent à travers la cour jusqu'à la petite porte, où ils trouvèrent le cheval attaché à un anneau scellé dans le mur. Le comte le monta, prit sa fille en croupe, et ils avancèrent le plus doucement possible dans la direction que la servante leur avait indiquée. La jeune personne jeta plus d'un regard d'inquiétude et de crainte sur la sombre masse de bâtiments qu'ils venaient de quitter. Les lumières, qui d'abord jetaient une faible lueur à travers les vitres couvertes de poussière, disparaissaient maintenant l'une après l'autre, ce qui faisait voir que toute la maison se livrait successivement au sommeil. La jeune Polonaise tremblait d'impatience et de crainte que le secours n'arrivât pas avant que ce sommeil ne fût interrompu d'une manière fatale.

Ils passèrent, en silence et en sûreté, le long des rochers, dont l'ombre les mettait à l'abri de toute observation : ils traversèrent le ruisseau, et ils atteignirent la place où trois croix blanches clouées à un arbre annonçaient qu'il s'y était commis quelque assassinat. Au moment même où ils arrivaient à cet endroit de mauvais augure, ils aperçurent dans l'obscurité

plusieurs hommes qui sortaient d'un défilé du milieu des rochers.

« Qui va là ? cria une voix. Le Comte donna les éperons à son cheval ; mais un de ces hommes s'élança vers lui, et saisit la bride ; le cheval devint rétif, recula et se cabra ; et si la jeune Polonaise ne se fût pas serrée contre son père, elle eût été jetée bas. Le Comte se pencha en avant, appuya un pistolet sur la tête du scélérat et fit feu. Le brigand tomba mort. Le cheval partit au galop. Deux ou trois balles sifflèrent aux oreilles des fugitifs, mais elles ne servirent qu'à précipiter leur marche. Ils arrivèrent sains et saufs au village.

Tout le monde fut bientôt réveillé ; mais telle était la terreur qu'inspiraient les voleurs, que les habitants reculaient à l'idée de marcher contre eux. Une bande redoutable avait infecté, pendant quelque temps, cette partie des montagnes, et l'on avait soupçonné que l'auberge était un de ces horribles lieux où le voyageur sans défiance, pris au piège, est secrètement assassiné. Les riches ornements que portait l'hôtesse, d'ailleurs si malpropre, avaient excité de violents soupçons. On citait plusieurs exemples de petites troupes de voyageurs qui avaient disparu mystérieusement sur cette route : on avait supposé d'abord qu'ils étaient emmenés par les brigands pour être mis à rançon ; mais jamais on n'en avait plus entendu parler. Voilà les récits dont les villageois fatiguaient l'oreille du Comte, quand il tâchait de les exciter à retirer la Princesse et sa suite de leur dangereuse situation. Sa fille secondait ses efforts de toute l'éloquence des prières, des larmes et de la beauté. Chaque moment de retard augmentait son anxiété, qui devint bientôt un supplice. Par bonheur, un détachement de gendarmes était stationné dans le village. Un grand nombre de jeunes villageois s'offrirent pour les accompagner, et la petite armée se mit en marche. Le Comte, après avoir déposé sa fille en lieu de sûreté, retrouva trop bien le courage d'un vieux soldat, pour ne pas voler au lieu où était le danger. Il serait difficile de peindre l'inquiète agitation de la jeune personne dans l'attente du résultat.

La troupe arriva à temps près de l'auberge. Les brigands, trouvant leur complot découvert, et les voyageurs préparés à les recevoir, avaient tenté ouvertement une attaque désespérée. La suite de la Princesse s'était barricadée dans les appartements, et elle défendait contre les voleurs les portes et les croisées.

Gaspard avait montré la prudence du commandement d'un vieux guerrier, et le neveu de la Princesse la bouillante valeur d'un jeune soldat. Leurs munitions étaient cependant bien près d'être épuisées, et ils auraient eu de la peine à tenir plus longtemps, si une décharge de mousqueterie des gendarmes ne leur avait donné l'heureuse nouvelle de l'arrivée du secours.

Un combat acharné commença ; car une partie des voleurs, surpris dans l'auberge, eurent à leur tour à soutenir un siège ; tandis que leurs camarades, occupant les rochers et les buissons voisins, faisaient des efforts désespérés pour les dégager.

Je ne puis donner un détail précis du combat, puisque je l'ai entendu raconter de diverses manières. Il suffira de dire que les brigands furent défaits ; plusieurs périrent ; d'autres furent emmenés prisonniers ; ces derniers, ainsi que les gens de l'auberge, furent exécutés ou bien envoyés aux galères.

Je recueillis ces détails dans un voyage que je fis, peu de temps après cet événement. Je passai près de la même auberge : elle était alors démolie, à l'exception d'une aile où stationnait un corps de gendarmes. Ils me montrèrent les trous des balles dans les bois des fenêtres, dans les murs et dans les panneaux de portes. Il y avait aussi des cadavres noircis par l'air, desséchés, qui se balançaient aux branches d'un arbre voisin ; c'étaient, me dit-on, les restes des brigands tués dans le combat, et de ceux qui avaient été jugés et exécutés. L'aspect de ces lieux était sauvage, triste et sinistre.

« Quelqu'un de la suite de la Princesse fut-il tué ? » demanda l'Anglais.

— « Autant que je m'en souviene, on perdit deux ou trois personnes.

— « Au moins pas le neveu, j'espère ? dit la belle Vénitienne. »

— Oh ! non, il se hâta d'aller avec le Comte calmer les alarmes de la belle Polonoise, et lui annoncer la victoire ; la jeune personne avait été soutenue, pendant ce terrible intervalle, par la force même de ses sensations. Au moment où elle revit son père sain et sauf, accompagné du neveu de la Princesse, elle jeta un cri de joie et s'évanouit. Mais heureusement elle revint bientôt à elle, et, qui plus est, elle épousa, peu de temps après, le jeune cavalier. Toute la société suivit la vieille Princesse dans son

pèlerinage à Lorette, où l'on peut voir encore ses offrandes et ses ex-voto dans la Sainte Maison.

Il serait fastidieux de suivre le cours de la conversation qui tourna dans un cercle d'histoires de ce genre, jusqu'à ce que deux autres voyageurs, venus sous l'escorte du Procaccio, prissent part à l'entretien : c'étaient M. Hobbs et Dobbs, l'un marchand de toiles, l'autre fruitier, qui revenaient d'un rapide voyage en Grèce et à la Terre-Sainte. Ils avaient la tête remplie de l'histoire de l'alderman Popkins. Ils ne pouvaient pas concevoir que les brigands eussent osé attaquer un homme d'une telle importance à la bourse, un gros marchand de sel de Trogmorton-Street, et par-dessus le marché un magistrat !

En effet, l'histoire de la famille Popkins n'étaient que trop vraie. Elle était attestée par trop de personnes présentes pour qu'on osât la révoquer encore en doute. Sur les témoignages, tant contradictoires qu'uniformes, d'une demi-douzaine de conteurs, tous empressés à la rapporter, et, tous parlant à la fois, l'Anglais fut enfin en état de recueillir les détails suivants.



CHAPITRE VII

Aventure de la famille Popkins

NEU DE JOURS s'étaient écoulés depuis que la voiture de l'alderman Popkins avait passé à l'auberge de Terracine. Ceux qui ont vu sur le continent une voiture de famille anglaise auront remarqué la sensation qu'elle y produit. C'est un abrégé de la Grande-Bretagne, un petit fragment de la vieille Angleterre, qui va roulant par le monde. Tout y est solide, soigné, bien disposé et commode. Les roues tournent sans bruit sur de forts essieux ; la caisse, admirablement suspendue sur ses ressorts, cède à chaque mouvement, mais n'éprouve jamais de secousse ; des visages vermeils, la bouche entrouverte, paraissent aux portières ; tantôt c'est un gros vieux bourgeois, tantôt une énorme douairière, et tantôt une jeune fille bien fraîche, nouvellement sortie de pension : puis le siège chargé de domestiques vêtus avec soin, gras et arrogants, qui, du haut de leur poste, jettent des regards de mépris sur tout le monde ; qui ne connaissent rien ni aux pays ni aux habitants, et qui croient, comme article de foi, que tout ce qui n'est pas Anglais ne vaut rien.

Tel était l'équipage de l'alderman Popkins lorsqu'il parut à Terracine, Le courrier qui le précédait, pour faire disposer les relais, et qui était Napolitain, avait rendu un compte magnifique des richesses et du rang de son maître, confondant et défigurant, avec la brillante vivacité d'une imagination italienne, les titres et les dignités de l'alderman. L'hôte, de son côté, avait encore amplifié ce rapport, avec l'exagération qui lui était habituelle ; de sorte qu'au moment où l'alderman arrivait à la porte, il était un milord... un magnifico... un prince !... Dieu sait ce qu'il était !

On conseillait à l'alderman de prendre une escorte pour Fondi ; mais il ne le voulut pas. Ce serait un crime capital, disait-il, de l'arrêter sur le grand chemin du roi ; il en porterait plainte à l'ambassadeur à Naples ; il en ferait une affaire nationale. La princesse Popkins, une maman fraîche encore, semblait pleine de confiance, sous la protection de son mari, homme si puissant dans la cité. Les signorine Popkins étaient deux jolies filles à joues rebondies ; leur frère Tom avait pris des leçons dans l'art de boxer : et quant au petit dandy, il jurait que pas un scaramouche de brigand italien n'oserait se frotter à un Anglais. L'hôte leva les épaules, et retourna ses mains de dedans en dehors avec une grimace vraiment italienne, et la voiture du milord Popkins continua sa route.

Ils passèrent plusieurs endroits dangereux, sans être inquiétés. Les demoiselles Popkins, qui étaient fort romantiques et qui avaient appris à peindre à l'aquarelle, étaient enchantées des scènes sauvages qui se présentaient ; elles retrouvaient ce qu'elles avaient lu dans les romans de mistriss Radcliffe : elles auraient donné beaucoup pour avoir le temps de faire des croquis ; enfin le carrosse parvint à un endroit où la route montait une haute colline. Madame Popkins dormait ; les jeunes personnes étaient perdues dans les amours des anges ; et le dandy, du haut du siège du cocher, accablait les postillons de ses invectives. L'alderman descendit, afin, disait-il, de se dégourdir les jambes sur la colline. La montée longue et rude l'obligea plus d'une fois à faire halte, pour souffler et pour s'essuyer le front, en répétant piche, et ouf ! Car il était un peu poussif. Mais comme la voiture était loin derrière lui, et qu'elle ne pouvait avancer que lentement, chargée comme elle l'était de malles si pleines et de voyageurs si dodus, l'alderman avait le loisir de marcher à son aise.

Sur une pointe de rocher qui dominait la route, presqu'au sommet

de la colline, et précisément à l'endroit où la route commençait à redescendre, il vit un homme assis seul, qui semblait garder des chèvres. L'alderman Popkins était un de ces voyageurs madrés qui cherchent toujours à recueillir en route quelques petits renseignements ; il s'empressa donc de grimper vers ce brave homme, et de causer un peu avec lui afin d'apprendre quelque chose de nouveau, et de prendre en même temps une leçon d'italien. Quand il se trouva plus près du paysan, il ne fut pas très content de son air. Cet homme était à demi-penché sur les rochers, enveloppé dans son long manteau, qui, avec le chapeau rabattu, ne laissait à découvert qu'une partie d'un visage basané, un œil noir et vif, un épais sourcil et une rude moustache. Il avait sifflé plusieurs fois son chien qui s'était, sans doute, égaré sur un des côtés de la colline. À l'approche de l'alderman, il se leva pour le saluer ; quand il fut debout il parut presque d'une taille de géant, du moins aux yeux de l'alderman Popkins, qui, cependant, étant fort petit, pouvait se tromper.

Ce dernier aurait alors voulu se retrouver au fond de sa voiture, ou mieux encore à la bourse de Londres ; car il n'était pas du tout à son aise dans cette société. Il se décida néanmoins à faire contre fortune bon cœur, et il venait d'entamer une conversation sur l'air du temps, sur le mauvais état de la récolte et sur le prix des chèvres dans cette portion du pays, quand il entendit des cris perçants. Il courut au bord du rocher, et regardant au loin, il vit son carrosse entouré de brigands. L'un avait renversé le gros laquais, un autre tenait le jeune dandy par sa cravate empesée, en lui appuyant un pistolet sur le front ; un troisième fouillait un portemanteau, un quatrième fouillait les poches de la princesse ; tandis que les deux miss Popkins, aux portières, jetaient des cris aigus, et que leur femme de chambre en faisait autant du haut du siège.

L'alderman Popkins sentit bouillonner en lui toute la fureur d'un père et d'un magistrat. Il empoigna sa canne, et il allait s'élancer du rocher, soit pour attaquer les brigands, soit pour leur lire la loi contre les attrouplements, quand il se sentit saisir tout à coup le bras. C'était son ami le chevrier, dont le manteau, alors entrouvert, laissa voir une ceinture garnie de pistolets et de stylets. En un mot, il se trouvait entre les griffes du capitaine de la bande, qui s'était posté sur le roc pour épier les voyageurs et pour donner le signal à ses gens.

Alors, un affreux pillage commença ; les malles retournées de fond en comble, les parures et les raretés de la famille Popkins répandues sur la route, tout se trouvait sens dessus dessous. Quel chaos de grains de Venise, de mosaïques romaines, et de bonnets de Paris pour les jeunes miss, mêlés aux bonnets de nuit et aux bas de laine de l'alderman, au milieu des brosse à cheveux, des corsets et des cravates empesées du jeune dandy !

Ces messieurs furent bientôt débarrassés de leurs bourses et de leurs montres et les dames de leurs bijoux ; et toute la famille allait être emmenée dans les montagnes, quand, par bonheur, l'apparition d'une troupe de soldats peu éloignée força les voleurs à se retirer avec les dépouilles dont ils s'étaient emparés, et à laisser les Popkins rassembler ce qui leur restait du bagage et se remettre en route, comme ils pouvaient, pour Fondi.

Lorsqu'ils furent arrivés en sûreté à l'auberge, l'alderman fit un tapage épouvantable ; il menaçait de porter plainte à l'ambassadeur anglais à Naples, et il était prêt à brandir sa canne contre tout le pays. Le dandy conta plus d'une histoire des coups de poing donnés aux brigands, qui n'avaient eu sur lui que l'avantage du nombre. Quant aux demoiselles Popkins, elles étaient enchantées de l'aventure, et toute la soirée elles s'occupèrent à la consigner dans leur journal. Elles déclaraient que le capitaine de la bande avait un air singulièrement romantique ; elles soupçonnaient que c'était quelque amant malheureux, ou un grand seigneur exilé ; et plusieurs des brigands étaient de fort beaux garçons, tout à fait pittoresques.

« Dans le fait, dit mon hôte de Terracine, on assure que le capitaine de la bande est un galant homme. »

« Un galant homme ! s'écria l'Anglais avec colère : je vous ferai pendre votre galant homme comme un chien ! »

« Oser attaquer des Anglais ! dit M. Hobbs.

— Et une famille comme celle des Popkins encore ! ajouta M. Dobbs.

— Ils auraient dû demander à la province des dommages-intérêts, dit M. Hobbs.

— Notre ambassadeur devrait porter plainte au gouvernement de Naples, dit M. Dobbs.

— On pourrait forcer le roi de Naples à chasser cette canaille du pays,

dit M. Hobbs.

— Et si non, nous lui déclarerions la guerre, dit Dobbs. »

— « Bah ! fadaises ! murmura l'Anglais, et il s'en alla.

L'Anglais avait été un peu ennuyé de cette histoire et du zèle outré de ses compatriotes, et il fut bien aise que l'annonce du souper le délivrât de cette foule de voyageurs. Il alla se promener avec ses amis les Vénitiens et un jeune Français d'une figure intéressante, qui avait fait connaissance avec eux dans le cours de la conversation. Ils dirigèrent leurs pas vers la mer, qui était éclairée par les premiers rayons de la lune.

Comme ils se promenaient sur la grève, ils trouvèrent une troupe de soldats rangés en cercle, qui gardaient un grand nombre de galériens : on permettait à ces malheureux de se rafraîchir à la brise du soir, de jouer et de se rouler sur la sable.

Le Français s'arrêta, et désigna du doigt ce groupe de misérables livrés à leurs jeux. « Il est difficile, dit-il, d'imaginer un plus épouvantable assemblage de crimes, que celui qui se présente à nos yeux. La plupart de ces gens-là ont probablement été des voleurs, comme ceux dont nous venons d'entendre parler. C'est la carrière ordinaire du crime, dans ce pays : le parricide, l'infanticide, le fratricide, le scélérat en tout genre se dérobe d'abord à la justice et devient un bandit des montagnes ; puis, quand il est las d'une vie si dangereuse, il trahit ses compagnons de brigandage, il les livre au supplice, et il obtient ainsi pour lui la commutation de la peine de mort en celle des galères : heureux de pouvoir chaque jour, pendant une heure, se rouler sur le bord de la mer, et jouir d'un plaisir purement animal. »

La belle Vénitienne frémit, en jetant un coup d'œil sur cette horde de brigands livrés à leurs amusements du soir. Il lui semblait voir, disait-elle, autant de serpents qui s'entrelaçaient ; et l'idée que quelques-uns avaient été parmi les brigands, parmi ces êtres formidables dont elle avait l'imagination frappée, lui faisait encore jeter sur eux un regard plein d'épouvante, comme nous contemplons une bête féroce avec un sentiment de terreur et d'effroi, quoiqu'elle soit enchaînée dans sa cage.

La conversation retomba sur les histoires de voleurs qu'on avait entendues à l'auberge. L'Anglais rejetait les unes comme fausses, les autres comme exagérées. Quant à l'histoire de l'improvisateur, il la regardait

comme un épisode romanesque, produit de l'imagination échauffée du narrateur.

« Cependant, dit le Français, une teinte si romanesque est répandue sur la vie réelle de ces êtres et sur le singulier pays qu'ils infestent, qu'on se trouve fort embarrassé de décider ce qu'il faut rejeter comme invraisemblable. Il m'est arrivé à moi-même une aventure qui m'a procuré l'occasion d'acquérir quelque connaissance de leurs mœurs et de leurs habitudes, que j'ai trouvées tout à fait en dehors du cours ordinaire des choses. »

Ce Français portait un air de franchise et de modestie qui lui avait gagné l'affection de tous les voyageurs, sans en excepter même l'Anglais. Ils le questionnèrent vivement sur les détails de l'événement dont il parlait ; et en montant et en descendant le rivage, il leur raconta l'aventure suivante.



Télécharger la suite :

<http://www.bibebook.com/search/978-2-8247-1560-5>

Table des matières

I	Graves réflexions d'un homme désappointé.	1
II	Le stupide campagnard	7
III	Le directeur ambulant	13
III	Les bandits italiens	29
IV	L'auberge à Terracine	30
V	Aventure du petit antiquaire	43
VI	Les voyageurs en retard	52
VII	Aventure de la famille Popkins	68

Une édition

BIBEBOOK

www.bibebook.com

Achévé d'imprimer en France le 6 novembre 2016.